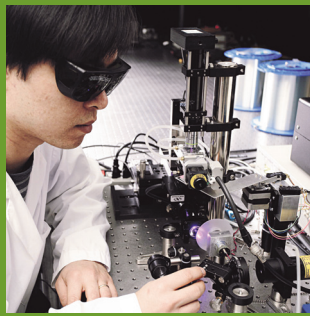


SCIENCES ET CULTURE

82^E CONGRÈS DE L'ACFAS



Michael Sabia a accepté d'être en 2014 le président d'honneur du congrès *Page G 3*



Le Québec récolte les fruits de son système de **recherche** *Page G 4*



« Les décideurs ne s'appuient pas assez sur les **données** de recherche » *Page G 6*

CAHIER THÉMATIQUE G • LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 MAI 2014

Bienvenue en Concordia francophone!

« L'innovation enrichit la qualité de vie »

Ils et elles osent. Ils et elles déposent. Car pour cette quatre-vingt-deuxième rencontre annuelle qu'est le congrès de l'ACFAS, cette Association francophone pour le savoir, l'objectif est maintenu : rendre compte de l'état de la recherche en milieu universitaire, et même plus, le collégial s'affichant aussi présent. Et cette année est aussi celle d'une première : l'Université Concordia accueille dans les quatre édifices de son campus de centre-ville de Montréal les milliers de congressistes : ce dont l'institution hôte se félicite.

NORMAND THÉRIAULT

« **J**e remets tout ça en question en espérant ne pas faire sursauter les Français-»

Marc Gagnon de ce monde. Elle ose. Elle est jeune et elle remet en question une idée reçue, à savoir que toutes ces années précédant celles de la Révolution tranquille ne sont pas aussi « noires » qu'on veut bien le dire. Et il est certain que ce que fait Jacinthe Blanchard-Pilon n'est pas sans danger : comment, elle, inscrite au niveau de la maîtrise à l'UQAM, peut-elle espérer remettre en question les travaux de ce François-Marc Gagnon, lui qui dès 1968 est professeur universitaire, d'abord à l'Université de Montréal, mais aussi le mentor d'une génération d'historiens, tout en s'établissant comme le grand spécialiste de l'automatisme, ses ouvrages sur Paul-Emile Borduas en faisant preuve?

À l'autre bout du continent, autre attitude : que de respect pour l'œuvre d'un Michel Foucault quand un Jorge Calderón, lui rattaché à une université canado-colombienne, la Simon Fraser de Vancouver, intervient pour établir « l'héritage littéraire » du penseur et philosophe français : « J'aborde la manière dont une pratique de la littérature chez Foucault lui a permis d'écrire et d'explorer certains concepts par la suite. Par exemple, lorsqu'il est question de la prison, Foucault va décrire et expliquer notre société, qui est pour lui une société pénitentiaire. Il décrit donc notre société en fonction d'une certaine pratique littéraire, mais pas de manière explicite. »

Ces quinze minutes...

C'est cela, un congrès de l'ACFAS, et sa 82^e mouture, celle de 2014, n'est en rien différente de la précédente. Et

dire que les quinze minutes couvertes, allez voir le programme complet de la manifestation (www.acfas.ca/evenements/congres/programme/82) et vous découvrirez que le spectre est large : si les sciences dites pures semblent moins représentées (il y a abondance sur la planète de colloques scientifiques en leurs disciplines), quand on aborde l'univers multidisciplinaire ou le monde plus traditionnel des sciences humaines, il y a toutefois pléthore.

Quant aux domaines d'études couverts, allez voir le programme complet de la manifestation (www.acfas.ca/evenements/congres/programme/82) et vous découvrirez que le spectre est large : si les sciences dites pures semblent moins représentées (il y a abondance sur la planète de colloques scientifiques en leurs disciplines), quand on aborde l'univers multidisciplinaire ou le monde plus traditionnel des sciences humaines, il y a toutefois pléthore.

Et à l'ACFAS, chose rare en notre monde dit « mondialisé », ici, c'est en français que ça se passe et que les choses se disent.

Concordia français!

Et de cela, l'Américain d'origine qu'est Alan Shepard, président et vice-chancelier en titre de l'Université Concordia, s'en félicite.

Car si son institution accueille pour une première fois cette grande rencontre du savoir (et une telle action ne pourrait que faire sourire un Marie-Victorin qui voyait la nécessité il y a plus de 90 ans d'afficher une science en français), il en voit le profit : « Il se produit des changements importants dans le monde de l'enseignement supérieur. Alors que nous préparons nos étudiants à des carrières qui se dérouleront sans doute à l'échelle internationale, il est très important d'œuvrer au-delà des barrières linguistiques. L'ACFAS nous offre justement cette occasion. »

« Il se produit des changements importants dans le monde de l'enseignement supérieur »

Le monde universitaire se transformerait donc au Québec. Et les universités savent qu'il n'y a plus dans leurs institutions de barrières linguistiques qui valent. (En fait, allez écouter la conférence que prononcera le lundi 12 mai au pavillon des arts visuels Daniel Weinstock, de McGill, et vous devrez admettre que l'univers anglophone tel que connu lui aussi chancelle.)

Une économie du savoir

Et ce 82^e congrès fait aussi la preuve que des relations se consolident, cette fois-ci entre le monde du savoir et celui de la chose économique, quand un Michael Sabia, cet Ontarien venu à la direction de la québécoise Caisse de dépôt et placement, en accepte la présidence d'honneur.

Et il en trouve tout intérêt : « Je m'intéresse toujours aux occasions de créer et de renforcer les liens entre les chercheurs, la recherche et les entrepreneurs. Mon objectif, en travaillant à renforcer ces liens, est de donner une occasion de rendre plus dynamique l'écosystème de l'innovation. Et dans le monde actuel, l'innovation est une façon de s'enrichir. Pas seulement financièrement. L'innovation enrichit la qualité de vie. »

Enrichissement, donc. Et abondance ici de connaissance : du 12 au 16 mai, ne se tiendront pas 173 colloques, s'y déposant plus de 3000 communications, 5000 scientifiques s'y déplaçant, 500 d'entre eux et elles provenant d'une quarantaine de pays hors le nôtre?

L'ACFAS fait donc la preuve qu'une science en français est viable. À vous d'aller le constater : le grand public ne peut-il pas assister gratuitement à plus de 900 communications libres?

Le Devoir



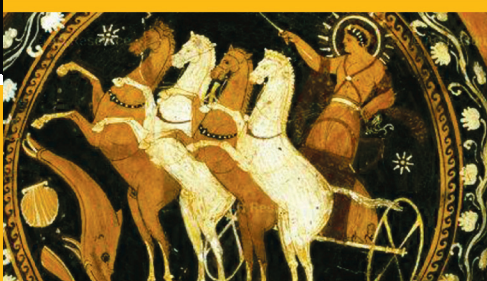
ARCHIVES LE DEVOIR

EN COMPAGNIE DES GRECS

UNE INTRODUCTION À LA PHILOSOPHIE

39,95 \$

296 pages



S'ÉVEILLER À L'AMOUR DES TEXTES ET À LA DISCUSSION PHILOSOPHIQUE

Au cœur de l'enseignement supérieur

www.fideseducation.ca

FIDES ÉDUCATION

82^E CONGRÈS

Concordia accueille le congrès pour la première fois de son histoire

La langue de Molière fait partie intégrante de la vie universitaire, rappelle Alan Shepard

Au cours des derniers mois, l'«autre» université anglophone a déployé des efforts supplémentaires pour se rapprocher des futurs étudiants francophones. Son président et vice-chancelier, Alan Shepard, s'en félicite.

MARIE LAMBERT-CHAN

Les temps ont bien changé depuis l'époque où il allait de soi que les francophones s'inscrivent à l'Université de Montréal et à l'UQAM et les anglophones à l'Université McGill et à l'Université Concordia. «Il se produit des changements importants dans le monde de l'enseignement supérieur», observe Alan Shepard, président et vice-chancelier de Concordia. Prenez seulement HEC Montréal, qui offre des cours en français, en anglais et en espagnol. Alors que nous préparons nos étudiants à des carrières qui se dérouleront sans doute à l'échelle internationale, il est très important d'œuvrer au-delà des barrières linguistiques. L'ACFAS nous offre justement cette occasion.»

En effet, pour la première fois de son histoire, la très urbaine et dynamique université de langue anglaise accueillera le congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS). M. Shepard voit là une occasion de démontrer la force des liens entre Concordia et la collectivité francophone, ainsi que l'enracinement de son institution dans la vie montrealaise et québécoise.

Plusieurs activités destinées au grand public en témoignent: une classe de maître avec Kim Nguyen, réalisateur de *Rebelle* et diplômé de l'École de cinéma Mel Hoppenheim; visite à pied du Quartier Concordia sis au cœur du centre-ville de Montréal; des conférences sur le bien-vieillir, la cybercriminalité et les jeux vidéo données par des professeurs de l'établissement.

Alan Shepard rappelle que la langue de Molière fait partie intégrante de la vie à Concordia, qui n'est pourtant pas une université bilingue: pour avoir ce titre, un établissement doit offrir des programmes dans les deux langues officielles, ce qui n'est pas le cas de Concordia, qui permet toutefois à ses étudiants de remettre leurs examens et travaux en français.

«Environ 25% de nos 46 000 étudiants utilisent le français à la maison, mais probablement

90 à 95% du corps étudiant sont bilingues, et ceux qui ne le sont pas sont sans doute trilingues. Un nombre croissant de professeurs et d'employés parlent aussi le français», affirme le président d'origine américaine, qui depuis son arrivée en poste il y a presque deux ans se fait un devoir de perfectionner son français en enchaînant les programmes d'immersion et les cours hebdomadaires.

Opération grande séduction

Néanmoins, Alan Shepard estime que son université demeure méconnue des futurs étudiants francophones. C'est pourquoi son équipe et lui ont déployé des efforts supplémentaires pour se rapprocher des cégeps francophones au cours des derniers mois. «Nous avons rencontré les directeurs généraux de ces établissements ainsi que leur équipe d'admission universitaire», explique-t-il. Nous voulons nous assurer que les jeunes qui contemplant l'idée de poursuivre des études supérieures comprennent bien qui nous sommes et soient assurés que nous les accueillerons chaleureusement.» À cet égard, Concordia propose de nombreux programmes et activités pour, d'une part, promouvoir le français, et de l'autre, donner un coup de pouce aux francophones pour faciliter leur transition dans un milieu d'éducation anglophone.

La stratégie d'Alan Shepard semble payante. En date du 30 avril 2014, 1055 étudiants en provenance d'un cégep francophone sont acceptés à Concordia pour le prochain trimestre automnal, à condition bien sûr d'obtenir leur diplôme d'études collégiales. À pareille date l'an dernier, ce nombre était de 467. Bref, une hausse fort appréciable qui dénote un regain d'intérêt de la part de ces étudiants.

Concordia célébrera ses 40 ans l'automne prochain. Elle a parcouru un long chemin depuis la fusion du Collège Loyola et de l'Université Sir-George-Williams qui lui a donné naissance. Elle est au-



ARCHIVES LE DEVOIR

Alan Shepard: «Alors que nous préparons nos étudiants à des carrières qui se dérouleront sans doute à l'échelle internationale, il est très important d'œuvrer au-delà des barrières linguistiques.»

jourd'hui l'une des 100 meilleures universités de moins de 50 ans au monde, selon le classement du *Times Higher Education*. Elle se distingue aussi bien sur la scène internationale pour la qualité de ses diplômés qu'au niveau local par ses engagements communautaires.

Longtemps réputée pour sa Faculté des beaux-arts, Concordia fait aussi maintenant sa marque dans les domaines du génie et des sciences. Avec ses 25 chaires de recherche du Canada et ses

49 chaires institutionnelles, l'université «*boxe dans une catégorie supérieure*», selon Alan Shepard. Et depuis 2012, elle s'est enfin extirpée de la crise de gouvernance qui l'affectait depuis quelques années.

«J'aime le chemin que nous avons emprunté», poursuit le président. Nous sommes un établissement qui offre une chance au plus grand nombre — une bonne partie de nos étudiants sont les premiers de leur famille à s'inscrire à l'université. Ici, ils ont à la fois une formation théo-

rique rigoureuse, mais aussi l'occasion d'effectuer des stages et de s'inscrire à des programmes coopératifs. D'ailleurs, l'une de mes priorités est d'innover en matière de méthodes d'apprentissage. Je pense entre autres à notre nouvel incubateur, District 3, qui permet aux étudiants de laisser libre cours à leur esprit entrepreneurial. Notre futur s'annonce des plus excitants, j'en suis certain.»

Collaboratrice
Le Devoir

D'HIER À AUJOURD'HUI La fête de la science!

L'association se veut la voix de la communauté scientifique québécoise

Dès ses balbutiements au début des années 1920, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences veut mettre en valeur la recherche pour le grand public; il en est encore de même de nos jours, alors qu'elle est connue à titre de l'Association francophone pour le savoir tout en ayant conservé son acronyme. Elle a beaucoup évolué, cette ACFAS, à un point tel qu'elle prend maintenant la parole au nom de la communauté scientifique.

RÉGINALD HARVEY

L'ACFAS a évidemment beaucoup grandi: elle atteint la taille d'un géant et possède un caractère unique; son congrès annuel, modeste au départ, s'est transformé pour devenir le plus important événement scientifique multidisciplinaire, interuniversitaire et intersectoriel de la Francophonie (il regroupe en moyenne 5000 participants). Au fil du temps, elle a réservé une place de choix aux étudiants qui s'y frottent le cerveau avant de devenir les chercheurs de demain. Elle a accompagné et encouragé toujours les chercheurs dans leur quête d'interdisciplinarité. Elle s'est ouverte sur le monde, qu'elle courtise de plus en plus.

Louise Dandurand, sa présidente actuelle, fait part ici de sa vision de l'évolution de l'ACFAS en remontant d'abord le cours du temps: «*Quand on regarde les déclarations de Marie-Victorin quand il a créé celle-ci en 1923, il y a alors cette volonté de mettre en valeur la recherche et de faire en sorte qu'elle soit connue du grand public; il voulait, comme on le disait à l'époque, que les Canadiens français s'y intéressent.*

VOIR PAGE G 3: FÊTE

MOBILITÉ INTERNATIONALE COOPÉRATION
AMÉRIQUES RECHERCHE ÉTUDIANTS DROIT
ENVIRONNEMENT JEUNES CHERCHEURS MAGHREB
STAGES UNIVERSITÉ FORMATION MOYEN-ORIENT
BIOÉTHIQUE ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
AFRIQUE FRANCOPHONIE

**AGENCE
UNIVERSITAIRE
DE LA FRANCOPHONIE**

Bureau des Amériques
Pôle de développement

Parce que l'Agence universitaire de la Francophonie est convaincue que le français est une chance elle valorise l'acquisition des savoirs par la mobilité internationale des étudiants et des jeunes chercheurs.

f aufameriques
www.auf.org/bureau-ameriques

Toutes nos félicitations à
PIERRE ANCTIL



lauréat du
**Prix
du Canada
2014**
en
sciences humaines

pour son ouvrage
*Jacob-Isaac Segal,
1896-1954:
Un poète yiddish
de Montréal
et son milieu*



Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

SCIENCES ET AFFAIRES

« La recherche contribue énormément au bien-être et au dynamisme d'une société »

Michael Sabia a accepté la présidence d'honneur du 82^e congrès

Michael Sabia a un agenda bien rempli, mais il s'est empressé d'accepter d'être président d'honneur du congrès de l'ACFAS. Pour quelles raisons? Rencontre.

MARTINE LETARTE

L'ACFAS a comme mission de développer un dialogue entre la science et la société. En choisissant son président d'honneur chaque année, elle tente de renforcer ses liens avec différentes sphères sociales. Cette année, l'accent est mis sur le monde des affaires avec le choix de Michael Sabia, président et chef de la direction de la Caisse de dépôt et placement du Québec.

« Fondamentalement, j'ai accepté la présidence d'honneur pour démontrer mon appui à un projet intrinsèquement important, contribuer à l'avancement du savoir », a-t-il dit au Devoir en entrevue à la Caisse quelques minutes avant de sauter dans un avion pour se rendre à Los Angeles, où il allait donner une conférence au Milken Institute.

Bien que Michael Sabia soit un homme de chiffres — il a étudié l'économie —, il considère très important d'encourager les conversations et les débats dans la société, puis d'augmenter la plus largement possible la visibilité des sciences, de la recherche et des chercheurs. « La recherche contribue énormément au bien-être et au dynamisme d'une société », ajoute-t-il.

C'est pour toutes ces rai-

sons que Michael Sabia a accepté l'invitation de l'ACFAS d'être président d'honneur de son 82^e congrès.

C'est pour les mêmes raisons d'ailleurs qu'il a aussi accepté d'être coprésident de Campus Montréal, la campagne de financement conjointe de l'Université de Montréal, HEC Montréal et Polytechnique Montréal.

« Nous avons des institutions universitaires de grande qualité au Québec et des chercheurs très compétents, très habiles, affirme-t-il. Je m'intéresse toujours aux occasions de créer et de renforcer les liens entre les chercheurs, la recherche et les entrepreneurs. »

Il ne pense pas ici qu'à la commercialisation de nouveaux produits et services.

« Mon objectif en travaillant à renforcer ces liens est de donner une occasion de rendre plus dynamique l'écosystème de l'innovation », explique-t-il. Et dans le monde actuel, l'innovation est une façon de s'enrichir. Pas seulement financièrement. L'innovation enrichit la qualité de vie. »

De plus en plus de diplômés

Les diplômés d'études supérieures sont de plus en plus fréquents dans la province d'après un document récent publié par l'Institut de la statis-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Michael Sabia: « [...] l'innovation est une façon de s'enrichir. Pas seulement financièrement. L'innovation enrichit la qualité de vie. »

tique du Québec à partir de l'Enquête sur la population active. Alors qu'en 1990, 3,7% de la population âgée de 25 à 64 ans avait obtenu un diplôme universitaire supérieur au baccalauréat, le taux avait plus que doublé en 2012, avec 7,8%.

Parmi ces diplômés, on retrouve des gens avec un doctorat, et ils ne se retrouveront pas tous professeurs d'université.

Le sondage auprès des stagiaires postdoctoraux canadiens 2013 a été réalisé par l'Association canadienne des stagiaires postdoctoraux et Mitacs, une organisation nationale de recherche à but non lucratif. Les résultats indi-

quent qu'un poste de chercheur universitaire représente l'objectif de carrière à atteindre pour 81% des personnes sondées avant de commencer leur postdoctorat. Alors que la demande de professeurs d'université n'est pas suffisamment importante pour absorber tous ces docteurs, la moitié des personnes sondées ont affirmé n'avoir eu aucune offre pour faire carrière à l'extérieur de l'université.

Bien des entrepreneurs sont craintifs face au curriculum vitae d'un stagiaire postdoctoral ou d'un détenteur d'un diplôme de maîtrise ou de doctorat. Ils se demandent souvent

si, après avoir passé tant d'années à étudier, cette personne ne sera pas trop déconnectée du marché du travail.

Une richesse pour les organisations

Pour Michael Sabia, l'important n'est pas tellement de se pencher sur le type de diplôme obtenu par un candidat. « Pour nous par exemple, à la Caisse, ce qui compte n'est pas seulement d'embaucher des experts sur une question, explique-t-il. Le défi est toujours d'embaucher des gens très bien formés qui ont développé une façon de réfléchir aux questions de façon structurée. Nous cherchons des gens capables de penser outside the box. Je suis loin d'être un expert en éducation mais, d'après moi, les diplômés d'études supérieures peuvent augmenter la capacité à analyser des problèmes, à arriver à des conclusions. C'est très utile. »

Il est d'avis que le milieu des affaires devrait arrêter de s'en faire avec des termes comme mathématicien, ou encore docteur.

« La question beaucoup plus profonde qu'il faut se poser, c'est si cette personne, par sa capacité à analyser les problèmes, peut apporter une contribution à l'entreprise », dit-il.

Est-ce que le milieu universitaire et le monde des affaires devraient faire davantage d'efforts pour se rapprocher l'un de l'autre?

« Peut-être que, des deux côtés, il y aurait des efforts à

faire, affirme Michael Sabia. Mais je pense que les dirigeants d'entreprise devraient développer des perspectives plus ouvertes, plus inclusives. Est-ce toujours nécessairement les gens avec un MBA qui ont développé une façon de penser très bien structurée? C'est souvent le cas, mais des gens avec d'autres profils peuvent aussi être intéressants. »

La Caisse de dépôt, par exemple, embauche des géologues, des mathématiciens, des économistes, etc. « Nous avons beaucoup de gens qui ont complété un doctorat à la Caisse dans nos équipes de recherche. C'est une façon pour nous de rendre nos analyses plus profondes », affirme Michael Sabia, qui a lui-même réalisé des études supérieures en économie à l'Université Yale, au Connecticut.

Il a même déjà pensé entreprendre une carrière de professeur-chercheur. « Je respecte beaucoup les professeurs qui cherchent des moyens de repousser les limites du savoir. Cela a une valeur intrinsèque. »

Bas de laine des Québécois, la Caisse de dépôt et placement du Québec a comme mission de faire fructifier les fonds de ses déposants, principalement des régimes de retraite et d'assurance des secteurs public et privé québécois. Elle emploie plus de 800 personnes.

Collaboratrice
Le Devoir

FÊTE

SUITE DE LA PAGE G 2

Notre mission consiste toujours aujourd'hui à faire la promotion de la recherche et de la culture scientifique.

La trame de fond est demeurée la même: « À mon avis, elle fait de l'ACFAS une institution essentielle pour être la voix de la communauté scientifique auprès des décideurs publics, pour être sa voix auprès de la population en général pour qu'on puisse être des facilitateurs de transmission du savoir et des promoteurs de culture scientifique. » L'institution a évolué, tout comme la communauté et le système de recherche ont connu des avancées, « mais il y a une sorte de fil conducteur qui demeure pertinent à l'aube de son centenaire. »

En perpétuel mouvement

L'ACFAS s'avérera durant une bonne période de temps une fédération de sociétés savantes qui, de façon générale, tenaient un congrès annuel chacune de leur côté. Puis le vent a tourné, comme le rapporte la présidente: « L'Association en est venue à représenter la communauté scientifique dans son ensemble, toutes disciplines confondues, bien qu'il reste des démarches à poursuivre auprès de certains secteurs disciplinaires qui sont moins présents pour les intégrer davantage. »

L'évolution a eu pour effet de la transformer de telle sorte qu'elle est maintenant la voix du monde de la recherche, dont le congrès annuel est le plus grand rassemblement scientifique de la Francophonie et l'un des plus importants événements interdisciplinaires en Amérique du Nord après celui de l'American Association for the Advancement of Science (AAAS). Il y a durant le congrès tout un mélange de colloques et de communications libres faisant appel à l'ensemble des disciplines et réservant une place de choix à la relève.

Justement, elle tient à en parler, des jeunes scientifiques: « Au cours des dernières décennies, leur présence a été une chose absolument marquante: c'est devenu le lieu où les étudiants de maîtrise et de doctorat font leur première communication scientifique approuvée par un jury de pairs avant la présentation; leur entrée dans la carrière, c'est notre congrès. » Les statistiques confirment ces propos: les étudiants chercheurs ont livré 40% de conférences au cours des dernières années.

Le rapprochement avec la population figure à son tour comme un des facteurs de transformation de l'Association: « Si on se tourne vers les derniers congrès tenus, le nombre d'activités grand public nous situe très très loin du petit conclave des sociétés savantes du passé. » Elle en veut pour preuve ce qui figure au programme en 2014: « On ouvre avec une conférence sur les jeux vidéo, et une autre portera sur les arts et la ville, se déroule également une exposition de photos, La preuve par l'image, et il y aura des classes de maîtres en cinéma avec des réalisateurs de renom, pour ne parler que de ces événements. »

Enthousiaste, Louise Dandurand lance: « Le congrès de l'ACFAS, c'est devenu la fête de la science! Elle a évolué, à titre d'organisation dont un groupe de scientifiques voulaient porter la



JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL

Frère Marie-Victorin

bonne parole et promouvoir la culture scientifique, vers une espèce de regroupement des représentants d'une très large communauté. » Et ce qui encore est plus intéressant: « Il découle de son existence au cours des dernières années qu'elle a acquis une crédibilité qui est reconnue par les universités, par les décideurs publics et par les médias. Quand on veut prendre le pouls de la communauté scientifique, quand on veut qu'elle s'exprime, on se tourne vers l'ACFAS. »

Elle en veut pour preuve son implication majeure dans la consultation qui a conduit à l'adoption de la Politique nationale et les nombreuses demandes d'interventions dans les médias qu'elle reçoit. Elle pousse plus loin sa réflexion: « Notre rôle c'est d'être des espèces d'agents de vigilance; nous le percevons comme quoi il nous revient de commenter les politiques publiques, notamment en matière de recherche ou qui soient basées sur cette dernière. Nous sommes la voix de la communauté scientifique et, d'une certaine façon, son porte-parole: en tout cas, c'est ce que les universités nous disent. »

Elle se montre plus explicite encore: « On fait preuve de neutralité. Quand les universités parlent comme institutions, elles sont dans une position où elles défendent celles-ci comme telles, ce qui est parfaitement normal, et on ne s'attend pas à autre chose d'elles. De notre côté, nous sommes perçus comme une association qui se situe au-dessus de la mêlée pour exprimer la voix de la communauté scientifique du Québec. »

Collaborateur
Le Devoir

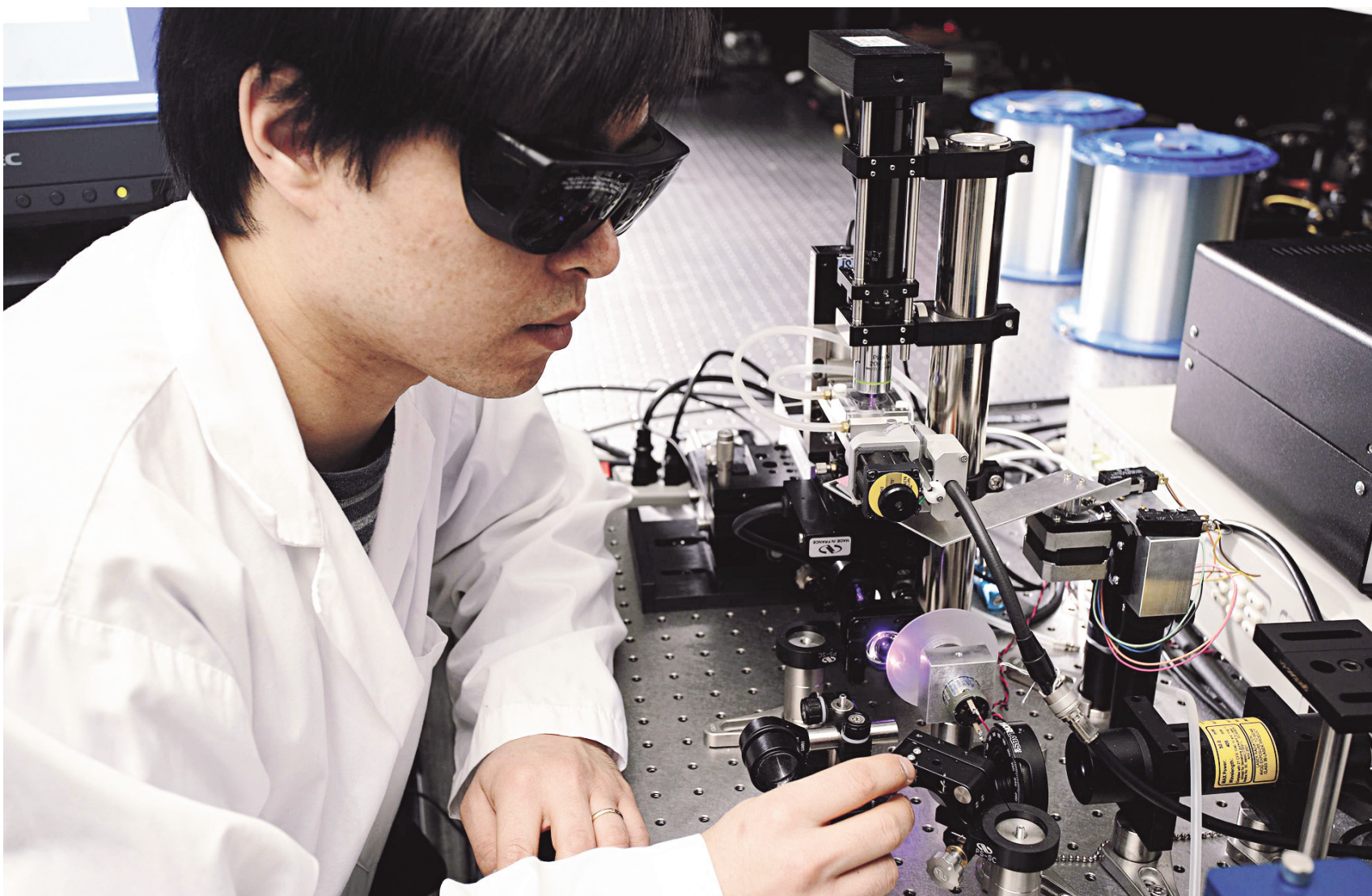


INSPIRÉ PAR

uqam.ca

UQÀM

L'UQAM VUE PAR 7 ARTISTES
7 PORTRAITS À DÉCOUVRIR



INRS



« On a mis en place un système de recherche qui a toujours favorisé la constitution de réseaux, d'équipes et de centres »

Louise Dandurand

POLITIQUE NATIONALE

Le Québec récolte les fruits de son système de recherche

« Nos chercheurs sont beaucoup plus compétitifs que les autres chercheurs du pays dans les programmes majeurs des organismes de subvention fédéraux », dit Louise Dandurand

En 2014, il apparaît que le Québec occupe une position plutôt avantageuse au pays en matière de recherche fondamentale et appliquée; les structures mises en place il y a plus de 40 ans fournissent les résultats escomptés. En 2011 et en 2014 se produisaient respectivement une restructuration des trois fonds de recherche et une mise à jour de la politique nationale dans ce domaine. État de la recherche au Québec en compagnie de la présidente de l'Association francophone pour le savoir, Louise Dandurand.

RÉGINALD HARVEY

Il importe de faire appel à l'histoire pour bien situer les activités de recherche dans le présent et pour en dégager les caractères distinctifs; elle se montre convaincue d'une réalité dans ce sens-là: « Le Québec s'est démarqué depuis les années 1970 de toutes les autres provinces canadiennes en mettant sur pied un système cohérent d'appui à la recherche. » Elle identifie les premiers fonds qui ont vu le jour et se livre à cette réflexion: « Tous les gouvernements qui se sont succédé depuis celui de Robert Bourassa, de quelque allégeance qu'ils aient été, ont fait preuve d'un engagement et d'une ferme croyance que le développement du Québec passait par une activité scientifique, par une communauté scientifique forte et vigoureuse. »

Cette volonté politique a produit des effets concrets: « On a mis en place un système de recherche qui a toujours favorisé la constitution de réseaux, d'équipes et de centres. On a décidé d'appuyer l'infrastructure de la recherche, que ce soit sur le plan des ressources humaines ou plus physiques, ce qui a fait en sorte que le Québec possède maintenant un ensemble très riche de ces regroupements voués à la recherche dans tous les domaines. »

Elle cite plusieurs exemples dans des sphères variées qui établissent la preuve non équivoque de ses propos: « On a une richesse absolument incroyable de regroupements stratégiques dans tous les domaines du savoir, ce qui est vraiment une distinction du système québécois. De tout temps, il y a eu un appui à tous les

secteurs de la recherche et un souci de maintenir un équilibre sain entre recherche fondamentale et plus appliquée sur des thématiques économiques et sociales pertinentes pour le développement québécois. »

Un système unique

Madame Dandurand, qui a occupé des postes de direction en recherche tant sur le plan universitaire que dans l'appareil gouvernemental, livre ce témoignage: « C'est vraiment un système qui se distingue au sein du Canada. D'ailleurs, dans toutes les provinces, et j'ai roulé ma bosse quand même assez longtemps pour le savoir, le système d'ici suscite l'envie des chercheurs canadiens. » Il s'est parcouru beaucoup de chemin en quatre décennies et les conséquences en sont palpables: « Non seulement on a structuré la recherche au Québec autour d'enjeux sociaux, économiques et culturels très importants et essentiels pour notre développement, mais on a aussi fait en sorte que nos chercheurs sont beaucoup plus compétitifs, bon an mal an, que les autres chercheurs du pays dans les programmes majeurs des organismes de subvention fédéraux. »

Une menace plane toutefois: « On est en train de perdre cet avantage concurrentiel en matière de soutien et d'investissement. Plusieurs provinces, notamment l'Ontario, l'Alberta et la Colombie-Britannique, ont mis sur pied des programmes spéciaux qui visent à ce que leurs chercheurs deviennent plus concurrentiels dans ces grands programmes du gouvernement fédé-

ral. Mais il reste que ce qui est unique au Québec, c'est la cohérence de son système et la pérennité de celui-ci. »

Le coup de balai structurel

En juillet 2001, le système est revu et corrigé dans sa structure par la loi 130: les trois fonds déjà existants, ceux de la « nature et de la technologie », de la « santé » et de la « société et de la culture », sont regroupés sous le chapeau du « Fonds de recherche du Québec ». S'est-il agi d'un geste positif posé par les décideurs politiques, à la suite de démarches, en vertu duquel chacun d'eux gardait son conseil d'administration, et le corridor pour les transferts budgétaires d'un fonds à l'autre était délimité. »

En quelque sorte, les craintes étaient dissipées parce que « l'autonomie des trois grands fonds était conservée, chacun d'eux conservait sa culture, qui reflétait les priorités et l'organisation de sa communauté ». L'Association tenait mordicus à ce que le caractère distinct de tous soit préservé: « Comme chacun se retrouvait avec des conseils d'administration séparés, le compromis rendait cela possible. À l'usage, on voit actuellement que le fonctionnement est très adéquat. » Et la présidente reconnaît même des avancées dans ce changement: « Évidemment, il en ressort qu'il y a des politiques communes, ce qui existait tout de même déjà auparavant. » Elle conclut sur ce sujet: « Il n'y avait pas tellement de discordance, mais, effectivement, il y a là une valeur ajoutée à la cohérence; il n'y a pas eu d'effets négatifs, au contraire. »

Elle salue, à titre d'exemple, le fait que les fonds viennent d'adopter une politique de comportement sur la bonne conduite scientifique et sur l'éthique: « Il y a donc des initiatives qui ont été tout à fait positives. » Elle

émet toutefois une réserve sur les pouvoirs qui sont dévolus au scientifique en chef dans le cadre de cette réforme.

Le long terme est atteint

La Politique nationale de la recherche et de l'innovation (PNRI) a été renouvelée pour une période de cinq ans en 2014. Louise Dandurand s'en réjouit principalement pour une raison: « L'ACFAS a été une cheville ouvrière majeure dans la consultation, qui était d'une telle ampleur et aussi exhaustive pour la première fois; voici l'une des raisons pour lesquelles celle-ci a été si bien reçue. » Tous les grands acteurs du milieu de la recherche ont eu leur mot à dire.

Le gouvernement a entendu les parties et a pris en compte les idées reçues: « Évidemment, on retient de façon positive la plus longue portée de la politique qui s'échelonne sur cinq ans, ce qui peut avoir l'air bizarre de la part de la communauté scientifique. » Elle explique donc en détail pourquoi une politique d'une durée de trois ans comportait des contraintes majeures pour les chercheurs et ajoute par la suite: « Il est long de constituer des équipes de recherche; il faut recruter des étudiants et des professionnels. C'est un gros bateau à tourner, un programme de recherche. Cette période de cinq ans est donc très importante, parce qu'elle assure une certaine pérennité. »

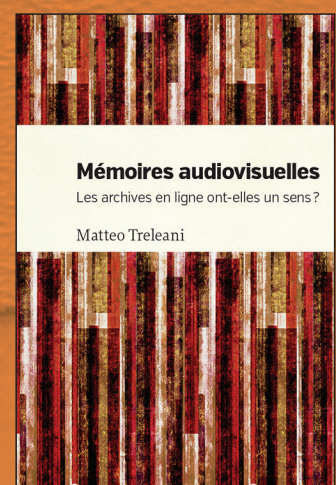
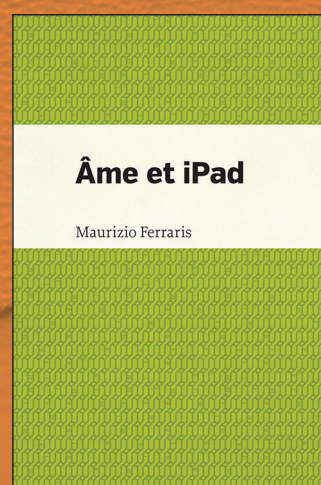
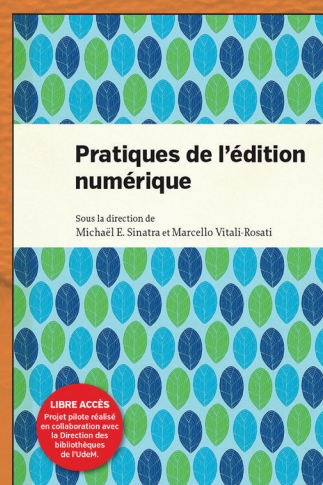
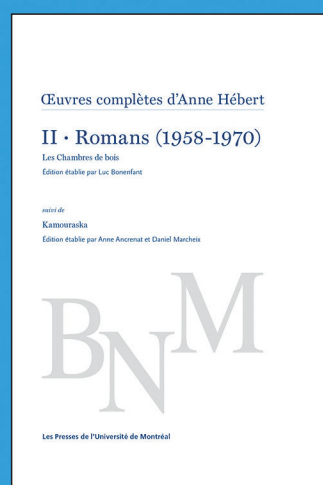
Elle salue de plus la préoccupation de la PNRI en matière de recherche de juste traitement entre le fondamental et l'appliqué: « On a adopté comme principe de base d'avoir un équilibre qui est essentiel entre les deux. » Il reste à voir quels seront les résultats obtenus pendant le déploiement d'une politique encore toute jeune: « J'y reviendrai justement plus tard, parce que j'ai certaines inquiétudes à exprimer à cet égard », assure la présidente.

Collaborateur
Le Devoir

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL À L'ACFAS

Relire Anne Hébert au XXI^e siècle avec Nathalie Warreyne

Repenser le numérique au XXI^e siècle avec Marcello Vitali-Rosati et Michaël Sinatra



www.parcoursnumeriques-pum.ca



MERCI AUX AUTEURS DE NOS NOUVEAUTÉS 2013-2014

Franco A. Carnevale • David A. Rossiter • François Aballéa • Nadia Abouzeid • Christian Agbobi • Martín Aguilar Sánchez • Perran Akan • Hélène Akzam • Ottavia Albanese • Anays Alvarez Hernandez • Helena Alvelos • Ahlem Ammar • Samia Amor • Claude Ananou • Donna T. Andrew • Valérie Angelucci • Floya Anthias • Sébastien Arcand • Françoise Armand • Dominic Arseneault • Nelson Arteaga Botello • Pierre Asselin • Graeme Atherton • Janick Auberger • Emmanuel Aubert • Marie-Noëlle Aubertin • Diane Auger • Eva Auzou • Abdoul Aziz Gbaya • Frederick B. Bird • James B. Kelly • Pierre B. Landry • Noel B. Salazar • Marco Bacon • Karine Balogh • Pascal Bastien • Patrizia Battilani • Olivier Bauer • Bernard Baumberger • Isabelle Bauthier • Pierre Beaucage • Elsa Beaulieu Bastien • Sylvie Beaupré • Sylvie Bédard • Paul Bélanger • Diane Bellemare • Céline Bellot • Louise Belzile • Si Mohamed Ben Massou • Saad Bennis • Naima Bentayeb • Eugene Bereza • Marc Bergère • Léna Bergeron • Julie Bergeron-Proulx • Jean-Thomas Bernard • Louis Bernard • Jean Bernatchez • Luc Bernier • Robert Bernier • Tom Berryman • Dominique Berteaux • Stephanie Bertels • Rachel Berthiaume • Louise Bérubé • Farrah Bérubé • Arnaud Bessièrre • Samuel Bianchini • Lillian Bigstone • Stuart Billingham • Henriette Bilodeau • Aimé-Jules Bizimana • Martin Blais • Michel Bock • Mathieu Bock-Côté • Katarzyna Bogacz • Jeff Boggs • Lyne Boileau • Élisabeth Boily • Anne-Marie Boire-Lavigne • Michel Boisclair • Louise Boisclair • Yves Boisvert • Aurélien Boivin • Catherine Bolduc • Mélanie Bolduc • Sharon Bond • Julien Bondaz • Maude Bonenfant • Jean-Michel Bonvin • Cecilia Borges • Corina Borri-Anadon • Nicole Bouchard • Julie Bouchard • Sylvie Bouchard • Véronique Bouchard • Pier-André Bouchard St-Amand • Marc Boucher • Catherine Boucher • Sarah Boucher Guévremont • Caroline Bougourd • Péric Bouju • Karim Boukhris • Pier-Pascale Boulanger • Marie-Christine Boulanger • Sylvie Boulianne • Renée Bourassa • Louise Bourdages • Louis Bourdages • Marie-Amélie Bourguignon • Richard Bourhis • Marie-Ève Bouthillier • Isabelle Boutin-Ganache • Christine Brabant • Jean-Patrick Brady • Alexandre Brassard • Annie Brassard • Maryse Bresson • Magaly Brodeur • Normand Brodeur • Monique Brodeur • Marie-Christine Bureau • Nicoletta Businaro • Myriam Busson • Gilles Caire • Pierre Canisius Kamanzi • Serge Cantin • Jacqueline Cardinal • Linda Cardinal • Marie-Ève Cardinal • Louise Carignan • Nicole Carignan • Ghislain Carlier • Pamela Carpio • Daniel Carrasco Brihuega • Mathieu Carrier • Lorraine Carrier • John Carter Wood • Nicolas Casajus • Brigitte Caselles-Desjardins • Dianne Casoni • Emanuela Casti • Arnaud Celka • Larissa Cerignoni Benites • Annie Chaloux • Manon Champagne • Nathalie Chapleau • Marie-Josée Charest • Houssein Chamarkeh • Daniel Chartier • Jean-François Chassay • Jean Chatelois • Grégory Chatonsky • Frédéric Chauvaud • Pierre Chenard • Josée Chénard • Hélène Chéronnet • Morgane Chevalier • Guy Chiasson • Marie-Thérèse Chicha • Mircea-Gabriel Chirita • Annie Chouinard • Ursule Cinq-Mars • Monica Cividini • Stewart Clegg • Maxime Clémenceau • Ghislaine Cleret de Langavant • Paul Cliche • Pierre Cliche • Déborah Cohen • Thomas Collombat • Yvan Comeau • Katharina Conradin • Maurice Constantin-Weyer • Agnès Costerg • Louis Côté • Thérèse Côté • Edmond Couchot • Isabelle Courcy • Marie-Marthe Cousineau • Carol Couture • Alexandre Couture Gagnon • Yves Couturier • Nancy Crépeau • Gérard Creux • Isabelle Crevier-Denommé • Marie-Ange Croft • Marianne Croteau • Christine Cuerrier • Alison Cunningham • Denise Curchod-Ruedi • Liana Maria da Frota Carleial • Deise Luiza da Silva Ferraz • Yvonne da Silveira • Fathallah Daghi • Daniel Daigle • Martine D'Amours • Diane Daviault • Stéphane de Bellefeuille • Sylvie de Blois • Jérôme de Brouwer • Derrick de Kerckhove • Simone De Reyff • Lieven De Smet • Samuel de Souza Neto • Arnaud Decroix • Cécile Delens • Martine Delvaux • Anne-Emmanuelle Demartini • Jean-Louis Denis • Catherine des Rivières-Pigeon • Jean-François Desbiens • Julie Deschatelets • Bernard Descôteaux • Joris Desmares-Decaux • Fernando J. Pires de Sousa • Catherine des Rivières-Pigeon • Blandine Destremau • Anya Diekmann • Carine Dierckx • Hugues Dionne • David Doloreux • Attila Donka • Sophie Dorais • Pierre Doray • Pierre Doray • Mildred Dorismond • Mathieu Dormaels • Henri Dorvil • Liviu Dospinescu • Manon Doucet • Marie-Chantal Doucet • Hubert Doucet • Pierre-André Doudin • Nova Doyon • John Drendel • Latifa Drif • Marie-Josée Drolet • Marie-Chantal Drolet • Alex Drolet-Dostaler • Christine Drouin • Jessica Dubé • Myriam Dubé • Julie-Frédérique Dubé • Geneviève Dubois • Benoît Dubreuil • Virginie Duclos • Natasha Dugal • Sylvain Duguay • Marie-Josée Dumoulin • Monica Dunn • Brenda Dunn-Lardeau • Julián Durazo Herrmann • Edmond-Louis Dussault • Roberson Édouard • Jalal El Fadil • Martine Époque • Mireille Estivalèzes • Celeste Eusébio • Gérard Fabre • Ali Fadil • Edith Fagnoni • Naima Fahmi • Mira Falardeau • Yanick Farmer • André Fauchon • Mathias Faurie • Francesco Favia • Mylène Fernet • Sandy Ferreira Carreiro • Mireia Ferri Sanz • Audrey Ferron Parayre • Ygal Fijalkow • Louis-Jacques Filion • Sébastien Filion • Anna Maria Fiore • Caterina Fiorilli • Pierre Firket • Elvio Fiser • Carole Fleuret • Christine Florigan Ménard • Sylvie Fontaine • Jean-Marc Fontan • André Forget • Janet Forsyth • Isabel Fortin • Ariane-Hélène Fortin • Marie-Blanche Fourcade • Marc Fourdrignier • Marie Fradette • Sylvie Fréchette • Donald Fyson • Piera Gabola • Gheorghe Marcel Gabrea • Raphaël Gagné Colombo • Christiane Gagnon • Nicole Gagnon • Dominique Gagnon • Alain-G. Gagnon • Brigitte Gagnon • Claudia Gagnon • Dominique Gagnon • Yves Gagnon • Céline Garant • Céline Garant • Jordi Garcés Ferrer • Christian S. Gargour • Jean-Philippe Garneau • Jean-Philippe Garneau • Stephanie Garrow • Sophie Gascon • Jean-François Gaspar • Étienne Gaudette • Nancy Gaudreau • Roberto Gauthier • Sonia Gauthier • Jean-Philippe Gauthier • Sonia Gauthier • Isabel Gauthier • Roberto Gauthier • Louis Gélinas • Maurice Gendron • Fanny Georges • Kadia Georges Aka • Denis Germain • Annick Germain • Johane Germain • Christian Germanaz • Colette Gervais • Bertrand Gervais • François Giard • Caroline Gijssels • Marie-Christine Gilbert • Patrick Gilli • Jeanne-Marie Gingras • Éric Giroux • Fabienne Giuliani • Bianca Giurgiu • Gaële Goastellec • Luc Godbout • Luis Adolfo Gómez González • Loyda Gomez Santos • Luis Adolfo Gómez González • Audrey Gonin • Catalina Gonzalez Hilarion • Pierre-Marc Gosselin • Georgette Goupil • Martin Goyette • Martin Goyette • Peter Graefe • Ron Graham • Stéphanie Granger • Maria Gravari-Barbas • Sylvie Gravel • Daniel Grenier • Josée Grenier • Aleksandra Grzybowska • Christiane Guay • Huguette Guay • Stéphane Guay • Montserrat Guibernau • Izold Guihur • Régis Guillaume • Sylvie Guyon • Nawel Hamidi • Daniel Handel • Jill Hanley • Susan W. Hardwick • Marie-Claude Harnois • Elizabeth Harper • Judy Harris Kluger • Denis Harrisson • Pierre-Léonard Harvey • Beidou Hassane • Martine Hébert • Aude Hendrick • Aida Hernández Castillo • Mélanie Heroux • Chantal Hervieux • Nils Heuberger • Annelies Hodge • Endre Horváth • Aurélie Hot • Éliane Houle • Gaby Hsab • Michèle Hudon • François Huot • Marie J. Bouchard • Matthieu J. Guittou • Robert Jacob • Élisabeth Jacob • Sébastien Jacquot • Guy Jalabert • Marc Jean • Christian Jetté • Marcelin Joanis • Maria João Carneiro • Caroline Jodoin • Michael P. Johnson • Sarah Johnson • Thea Joldersma • Louis Jolin • Hervé Jory • Ernst Jouthe • Fabien Jouve • Pierre-André Julien • Nora Julieno • Zeynep Kadirbeyoglu • Elsa Kammerer • Oumar Kane • Elisabeth Kastenholz • Joan Keefer • William Kemp • Marie Kettle André • Laurie Kirouac • Natalie Kishchuk • Jocelyne Kiss • Juan-Luis Klein • Helena Kogen • Anna Krzysinski • Gilles L. Bourque • Patrick L. Lawrence • Claude La Charité • François Labelle • Nancy Labonté • Marie-France Labrecque • Claude Lacasse • Berthe Lacharité • André Lacroix • Isabelle Lacroix • Josée Lafleur • Guy Laforest • Louise Lafortune • Nathalie Lafranchise • Marcel Lajeunesse • François Lajeunesse-Crevier • Michèle Lalanne • Robert Laliberté • Moktar Lamari • Annie Lambert • Rémy Lambert • Carol Landry • Normand Landry • France Landry • Louis Langelier • Jean-Philippe Laperrière • Laurent Lapierre • Benoît Laplante • Line Laplante • François Laplante-Lévesque • Serge Lapointe • Julie Larochelle-Audet • Marie-Josée Larocque • Mathieu Larocque • Katharine Larose-Hébert • Hélène Larouche • Audrey Laurin-Lamothe • Martin Lauzier • Gérard Lavoie • Johanne Lavoie • Claire Le Brun-Gouanic • Monique Le Chêne • Josiane Le Gall • Jean-Louis Le Goff • Jeannette LeBlanc • Serge Leblanc • Martine Leclerc • Édith Leclerc • Howard Leeson • Benjamin Lefebvre • Sonia Lefebvre • France Légaré • Marie-Josée Legault • Anne-Marie Legault • Lyne Legault • Diane Léger • Michel Lejeune • Louise Lemay • Élise Lemerrier • Georges Lemieux • Jean-Michel Leniaud • Oxana Leonti • Michel Lepage • Ariane Leroux-Boudreaux • Marie-Christine Lesage • Frédéric Lesemann • Élisabeth Lesieux • Pierre-Yves Létourneau • Rino Levesque • Benoît Lévesque • Pier-Luc Lévesque • Stéphane Leymarie • Monique L'Hostie • Joëlle Libois • Jocelyn Lindsay • Jean-François Lisée • Olga Lodombé • Travis Logan • Marguerite Loiseau • Denis Loizon • Michel Lorange • Monique Lortie • Elizabeth Lunstrum • Lyse Lussier • Louis M. Imbeau • Carole Mabboux • Josiane Mabopda Foka • Paule Mackrous • Abderrahim Madi • Stéphanie Maheu Latendresse • Gisèle Maheux • Chantal Maillé • Caroline Mailloux • Thomas Mainguy • Michel Maletto • Charlotte Malgat • Hélène Manseau • Claude Manzagol • Jean-Jacques Maomra Bogui • Marie-France Maranda • Marc-André Marchand • Marie Marchand • Allison Marchildon • Sophie Marcotte • Normand Marcy • Guillaume Marois • Christian Maroy • Josée Martel • Patricia Martin • Veerle Massin • Marie-Ange Masson • Geneviève Mathieu • Laurent Matthey • Philippe Maubant • Catherine Mavrikakis • Marie Mc Andrew • Scott Mc Cabe • Kenneth Mc Roberts • Flavia Medeiros Sarti • Yannik Melançon • Nathalie Ménard • Marguerite Mendell • Lucie Mercier • Michel Messu • Abdeljalil Métioui • Lea Meyer • Nicolas Meylan • Bradley Miller • Lynn Minnaert • Arnold Mitchem • Éric Moachon • Laurence Moisy • Yvette Molina • Suzanne Mongeau • Nicole Monney • Myriam Montagut-Lobjoit • Françoise Montambeault • Isabelle Montésinos-Gelet • Lyse Montminy • Lucie Montreuil • Béatrice Moppert • Nicolas Moreau • Claire Moreau • Daniel Moreau • Nicolas Moreau • Paul Morin • Denis Morin • Michel Morin • Philippe Mottet • Stéphane Moulin • Marguerite Mowatt-Gaudreau • Michael Mrkonjic • Jake Murdoch • Aude Musin • Sophie Nadeau-Tremblay • Dahlia Namian • Nayla Naoufal • Geneviève Nault • Lilian Negura • Sylvain Néron • Manuel Nicolao • Yanick Noisieux • Thierry Nootens • Martin Normand • Emmanuel Nyahoho • Patrick O'Byrne • Yves Francis Odi • Cindy Ogden • Angela Orasch • Marcelo Otero • Frédéric Ouellet • Sylvie Ouellet • Chantal Ouellet • Ünsal Özdilek • Filip Palda • Nathalie Paquet-Bélanger • Stéphane Paquin • Thierry Pardo • Zaven Paré • Marie Parent • Sylvain Parent • Danic Parenteau • Ian Parenteau • Michel Parisien • Nigel Parton • Jean Pasquero • Véronique Paul • Josée Peat • Brian Peckford • Gloria Pellerin • Benoît Pelletier • Esther Pelletier • Denis Pelletier • Matthias Pepin • Catherine Périé • Charles Perraton • Michel Perron • Gilles Perron • Edwige Perrot • Marie-Josée Petel • Martine Peters • Martin Petitclerc • Joanne Pharand • Jim Phillips • Michelle Pieri • Lude Pierre • Fernando J. Pires de Sousa • Enrico Pitozzi • Anne Plisson • Nathalie Poirier • Chantale Poirier • Louise Poissant • Serge Poisson-de Haro • Mario Polèse • John R. Porter • Maryse Potvin • Denis Poulin • Marie-Laure Poulot • Édith Prigent • Marie-Claude Prémont • Myriam Presti • Sébastien Preuil • Johanne Prével • Laurent Proulhac • Jérôme Proulx • Geneviève Proulx • Roger Prud'Homme • Luc Prud'Homme • Annie Pullen-Sansfaçon • Olivier Pulvar • Anne-Lise Quesnel • Daniel Quilqueo Rapimán • Jacques Quintin • Segundo Quintriqueo Millán • Paul R. Bélanger • Carole Raby • Gaby Rajarison • Venkat Ramachandran • Serge Ramel • Faouzi Rassi • Emmanuel Raufflet • Tinasoa Razafindrazaka • Rosalie Readman • Delphine Regnaud • Normand Renaud-Joly • Luc Ria • Natalie Rinfret • Maryse Rinfret-Raynor • Martin Ringuette • Anne-Catherine Rioux • Barbara Rist • Patrick Rivard • Suzanne Rivard • Sophie Riverin • Ian Roberge • Roxanne Robillard • François Rocher • Rafael Rodrigo Mueller • Alexandre-Nicholas Rodriguez-Vigouroux • Lucie Roger • Delphine Roigt • Tullio Romita • Pierrot Ross-Tremblay • François Rouget • Nadia Rousseau • Isabelle Rousseau • Linda Roy • Hugo Roy • Matthieu Roy • Lyse Roy • Louise Royal • Nicole Royer • Laurence Royer Mireault • Noémia Ruberto • Jeanne-Marie Rugira • William S. Messier • Michel Sabourin • Gabrielle Sabourin • Nathalie Saint-Pierre • Dorothy Sam • Ghislain Samson • Virginie Sansico • Anne Saris • Shirley Sarna • Lucie Sauvé • Jean-François Savard • Christophe Schmitt • Christophe Schneider • Carole Séguin • Guillaume Serres • Sabina Sgobba • Richard Shearmur • Eric Shragge • Geneviève Sicotte • Michel Sicre • Ewa Sidorowicz • Caroline Simard • Josée Simard • Rana Sioufi • Nozha Smati • Katja Smedslund • Teresa Snow • Thomas Soetens • Claudie Solar • Sid Ahmed Soussi • Carlo Spallanzani • Lise-Anne St-Vincent • Brigitte Stanké • Evan Stark • Jocelyne St-Arnaud • Garth Stevenson • Lise St-Germain • Mélanie St-Hilaire • Jonas St-Martin • Gina Stoiciu • Josée St-Pierre • Marie-Catherine St-Pierre • Irvin Studin • Tamara Sussman • Kate Swanson • Marie-Ève Sylvestre • David Szanto • Kristel Tardif-Grenier • Roger Tassé • Laurent Terral • Sophie Tessier • Laurent Theis • Marie-Christine Therrien • Carl Therrien • Simon Thibault • Joël Thibert • Stéphane Thibodeau • Stephen Tierney • Mickaël Tirilly • Pascal Tisserant • Dalila Touami • William Fernando Tovar • Stéphanie Tremblay • Diane-Gabrielle Tremblay • Rémy Tremblay • Karine Tremblay • Raymond-Robert Tremblay • Maripier Tremblay • Michel Trépanier • Gabrielle Trépanier-Jobin • Yevgeny Trofimov • Mona Trudel • Françoise Tschopp • Niem Tu Huynh • Laurent Turcot • Marie-France Turcotte • Daniel Turcotte • Gilles Turcotte • Daniel Turcotte • Jean-François Turgeon • Leslie M. Tutty • Vicente Ugalde • Pierre-Joseph Ulysse • Jean-François Vachon • Samuel Vaillancourt • Kim Valcourt • Yvan Valence • Anaïs Valiquette L'Heureux • Jacinthe Vallée-Ouimet • Patricia Vallet • Stéphanie Vallières • Maud Van Campenhoudt • Kora Van des Bulcke • François Vanderclayen • Joëlle Varin • Michèle Vatz-Laroussi • Rita Vermillon • Nadia Verrelli • Henri Vieille-Grosjean • Paul Vigneau • Marcelo Vilela de Almeida • Jean-Patrick Villeneuve • Florence Vinit • Richard Virr • Renaud Vuignier • Susan W. Hardwick • Anne Wagner • Lenore E.A. Walker • Suzanne Walsh • Laure Waridel • Gillian Weaver-Dunlop • Daniel Weinstock • Joan Wolfe • Spyridoula Xenocostas • Céline Yelle • Carole Yerochewski • Szilvia Záray • Ahmed Zourhal • Jean-Marc Zuliani

Plus de 100
nouveau-tés
en 2013-2014

PUQ.CA

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Michael E. Sinatra: « Il [le numérique] transforme la manière dont on accède à l'information, dont on la diffuse. En fait, le numérique n'est pas neutre. »

HUMANITÉS NUMÉRIQUES

Les nouvelles technologies ont-elles un pouvoir infini ?

« Le numérique est beaucoup plus insidieux que ne l'était la télévision », explique Michael E. Sinatra

Les possibilités du numérique sont infinies, mais réfléchir sur ses impacts n'est vraiment pas un luxe. Michael E. Sinatra, chercheur à l'Université de Montréal, s'est donné mission d'en comprendre les arcanes.

ANDRÉ LAVOIE

Le monde du travail, les loisirs, voire la quête de l'âme sœur, tout cela est transformé par le numérique, cette façon unique de tout codifier pour rendre tout plus accessible plus rapidement, peu importe la largeur de l'écran.

Ces bouleversements, Michael E. Sinatra les observe depuis plusieurs années déjà. Professeur au Département d'études anglaises de l'Université de Montréal depuis 2001, il est également le directeur du Centre de recherche interuniversitaire sur les humanités numériques (CRIHN). La présence de l'organisme s'annonce remarquée au congrès de l'ACFAS avec la tenue du colloque *Repenser le numérique au XXI^e siècle*, le 12 mai prochain.

Le sujet est vaste, ambitieux, mais pour ce spécialiste

de la littérature anglaise du XIX^e siècle, « l'ubiquité du numérique dans notre vie est tellement forte » que sa présence semble relever de l'évidence. Dans son bureau tapissé de livres où il reçoit le *Devoir*, celui qui a fondé une revue électronique savante en 1996 invite autant les chercheurs que le grand public à une réflexion en profondeur. « Le numérique est perçu comme un outil qui n'a en soi aucune valeur, affirme Michael E. Sinatra, mais il est beaucoup plus insidieux que ne l'était par exemple la télévision. Il transforme la manière dont on accède à l'information, dont on la diffuse. En fait, le numérique n'est pas neutre. »

Transformations

Cette absence de neutralité se constate tous les jours dans

VOIR PAGE G 7 : POUVOIR

ÉDUCATION

« Les décideurs ne s'appuient pas assez sur les données de recherche »

Le sous-financement entraîne une démotivation chez les chercheurs

L'évolution de la recherche en éducation dans les universités québécoises, tel est le sujet qu'abordera le doyen de la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval, Marcel Monette, lors de son allocution au 82^e congrès de l'ACFAS sur le financement et le rapprochement entre la recherche et le monde de la pratique: un état des lieux.

THIERRY HAROUN

Le résumé de la présentation du professeur est assez succinct, mais non moins clair sur la direction que prendra l'allocution que prononcera Marcel Monette. Ce dont il sera ainsi question se résume en quelques phrases-chocs: la recherche en éducation dans les universités s'est progressivement développée; différents facteurs permettent de mieux comprendre cette évolution, soit le rôle des organismes subventionnaires, la création des facultés d'éducation, la création du réseau de l'Université du Québec ou encore celle des centres de recherche interuniversitaires.

« En simplifiant à l'extrême, on peut dire que la recherche en éducation s'est développée parce qu'il y avait plus de chercheurs et un soutien financier important accordé à la recherche et à la formation des chercheurs. » Or, lit-on plus loin, pendant que la recherche en éducation se développait, les échos persistants du monde de la pratique se faisaient entendre pour faire valoir que cette recherche ne répondait pas suffisamment à ses besoins.

Progressivement, un rapprochement entre la recherche universitaire et le monde de la pratique s'est effectué. Des partenariats se sont développés, mais ils se vivent différemment selon qu'ils s'inscrivent dans le paradigme de « l'éducation basée sur des preuves, sur des données probantes, ou sur celui de la recherche contextualisée faite en partenariat avec les intervenants en éducation ».

Évolution

En entrevue, le doyen Mar-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La création du réseau de l'Université du Québec a été marquante.

cel Monette rappelle que, sur le plan de l'évolution, « on pourrait dire — en tournant les coins ronds — qu'on est passés [au cours des dernières décennies] d'une recherche plus individuelle à une recherche où des chercheurs collaborent davantage avec des intervenants du milieu. Et il se fait même de la recherche par des gens du milieu qui sont des cochercheurs », note-t-il avant de préciser qu'il y a plusieurs facteurs « externes » ou « contextuels » qui ont mené à telle situation. « L'un des événements

importants a été le transfert des écoles normales dans les facultés d'éducation. »

Par conséquent, deux cultures se télescopaient. « Ainsi arrivaient, des écoles normales, des gens qui étaient près de la formation enseignante, mais assez éloignés de la recherche, et on retrouvait des professeurs [d'université] qui étaient assez loin de la formation des enseignants, mais près de la recherche. Cela a donc pris un certain temps avant que l'acculturation se fasse. Écoutez, c'était un moment important! »

Vint l'PUQ

La création du réseau de l'Université du Québec a été un vecteur de changement majeur sur le plan de l'évolution de la recherche, poursuit le doyen. « L'implantation d'un tel réseau a fait augmenter beaucoup le nombre de chercheurs et de doctorants », souligne M. Monette en rappelant que présentement, 22% des étudiants inscrits au doctorat dans les universités francophones de la province le sont dans le réseau de l'UQ.

L'autre élément, et non le moindre, qui a dicté et qui dicte plus que jamais l'évolution de la recherche réside dans les paramètres de financement imposés par les organismes subventionnaires.

Ainsi, explique le professeur, on est passés « petit à petit » d'un soutien financier à des gens à la maîtrise, au doctorat et au postdoctorat à un soutien à des équipes de chercheurs. « Si on suit toujours la filière du financement, on s'est retrouvés ensuite à financer des équipes multidisciplinaires, et comme par hasard, il s'est formé de plus en plus d'équipes multidisciplinaires. »

« Et désormais, on estendus à financer des programmes pluridisciplinaires, c'est-à-dire des gens du milieu des sciences et du génie qui travaillent avec des gens du domaine de la médecine et de l'éducation. » Par conséquent, fait valoir M. Monette, celui qui souhaite être financé doit se plier aux nouvelles données imposées par les subventionnaires: « Il est clair qu'on va voir un déplacement. Il y a un nombre de chercheurs

qui vont suivre le financement et s'inscrire dans ces votes. »

Toujours l'argent

Maintenant, qui dit financement dit manque de financement, ce qui n'est pas sans conséquence, on l'aura compris. « Le manque de financement se fait ressentir. Et c'est clair notamment du côté du Conseil de recherches en sciences humaines. Chaque année, ce sont autour de 20% des demandes qui reçoivent du financement. Et on dit à 70% des chercheurs qui ont déposé des demandes que leur projet est de très grande qualité, mais que malheureusement, la subvention ne suivra pas faute d'argent. »

Ainsi, un aussi haut taux de refus faute de fonds publics mène « à une démotivation au sein des professeurs, qui se disent, au fond: "Ça donne quoi, finalement, de faire tous ces efforts?" Vous savez, ce n'est pas simple de procéder à une demande de subvention. Ça prend beaucoup de temps, pour qu'au final, on se fasse dire que c'est très beau, très bien, mais qu'on n'a pas d'argent. »

Pour conclure, avec le recul, peut-on parler de progrès en ce qui a trait à la recherche en éducation? « Oui, il y a eu du progrès. Lorsque je suis arrivé à l'université, il y a 39 ans, il se faisait très peu de recherche en éducation. »

Tout cela, c'est bien, mais, avise le doyen, il y a un... mais. « Nous estimons, de notre point de vue, que les décideurs [publics] ne s'appuient pas assez sur les données de recherche. Il reste encore beaucoup de travail à faire dans ce sens. Il faut s'assurer que nos données ne restent pas seulement dans les revues scientifiques, que très peu de monde lit. »

Évolution de la recherche en éducation dans les universités québécoises, in colloque 505: Un demi-siècle d'éducation depuis la Révolution tranquille: perspectives historiques et réflexions pour l'avenir, le mardi 13 mai, 11 h 05, au pavillon John Molson.

Collaborateur
Le Devoir

L'ACFAS REMERCIE TOUS SES PARTENAIRES ET LES CONGRESSISTES POUR LEUR SOUTIEN ET PARTICIPATION À CETTE ÉDITION DU CONGRÈS.

Université hôte



Partenaires activités



R=ZC²

82^e CONGRÈS DE L'ACFAS UNIVERSITÉ CONCORDIA DU 12 AU 16 MAI 2014

Partenaires activités



Canada

Partenaires médias



LE DEVOIR



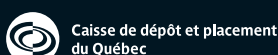
QUEBEC SCIENCE



Partenaires médias sociaux

PROSPECTION

Pour ses activités, l'Acfas bénéficie du soutien de :



82^E CONGRÈS DE L'ACFAS

Créativité et convergence des idées

Toutes les rencontres se dérouleront dans quatre bâtiments du centre-ville montréalais

Le 82^e congrès de l'ACFAS, l'Association francophone pour le savoir, se tient cette année du 12 au 16 mai à l'Université Concordia en ayant pour thème La recherche : zones de convergence et de créativité. Graham Carr, responsable à Concordia de l'organisation du congrès, présente.

CLAUDE LAFLEUR

« Accueillir le congrès de l'ACFAS témoigne de notre implication dans la communauté québécoise, souligne Graham Carr. Nous voulons être de plus en plus présents dans le milieu québécois de la recherche, de la créativité et de la science et, pour nous, le congrès de l'ACFAS est une belle occasion de faire valoir tout cela ! »

En cinq jours seulement, près de 3000 exposés scientifiques et 100 panels de discussion auront lieu dans le cadre de 170 colloques scientifiques.

Comme le relate Graham Carr, qui est par ailleurs vice-recteur à la recherche et aux études supérieures à l'Université Concordia, « l'une des beautés d'un congrès de l'ACFAS, c'est qu'il y a quelque chose d'intéressant pour tout le monde ». En outre, le congrès offre plus d'une centaine d'activités et de séances de communication destinées au grand public.

Il souligne également le fait que, alors que la plupart des congrès scientifiques réunissent des spécialistes d'une même discipline — par exemple, un congrès en médecine ou un autre en génie —, dans le cas de l'ACFAS, ce sont toutes les disciplines qui se retrouvent sous un même toit. « Et ce sera particulièrement le cas ici à Concordia, dit-il, puisque tous les participants se retrouveront sur notre campus [très centralisé] du centre-ville. »

En effet, il arrive fréquemment que les congrès de l'ACFAS se tiennent sur de vastes campus universitaires. « Tandis qu'ici, tout le monde sera réuni dans l'un ou l'autre de nos quatre édifices du centre-ville, précise M. Carr. Et comme nous nous trouvons en plein cœur de Montréal, ce sera un rassemblement unique ! »

Zones de convergence et de créativité

Pour cette raison, l'Université Concordia a choisi comme thème central du 82^e congrès La re-

cherche : zones de convergence et de créativité.

« On ne parle pas ici de convergence à la manière de Québecor, lance en riant Graham Carr, mais de la convergence des idées qui émanent d'un peu partout à la fois. Et le congrès de l'ACFAS représente pour nous une excellente occasion de promouvoir ce mode de pensée, puisqu'il rassemble des chercheurs de presque tous les champs de la science — santé, sciences naturelles, génie, sciences humaines, etc. —, ainsi que des arts créatifs. »

Dans le milieu académique et scientifique, on parle depuis longtemps de multidisciplinarité, rappelle le vice-recteur à la recherche. « Toutefois, il y a plus que cela, insiste-t-il. On parle vraiment de la convergence des idées qui provient du brassage d'un peu tous les domaines de recherche. C'est pourquoi on parle de zones de convergence et de créativité. »

« Or, pour nous, enchaîne-t-il, Concordia est une excellente zone de convergence et de créativité, puisque l'une de nos marques d'excellence, c'est justement la notion de créativité grâce à la présence, entre autres, de notre Faculté des beaux-arts, qui est, disons-le, très, très reconnue. »

Pour ce vice-recteur à la recherche, l'échange des idées et le partage des connaissances sont très importants, « non seulement entre les scientifiques mais également avec tous ceux qui viennent de l'extérieur du milieu académique et qui ont leur propre expertise, leurs propres connaissances et leurs propres visions ».

En cette époque d'un 40^e anniversaire, Concordia espère même « redéfinir l'université du XXI^e siècle » en cherchant à être l'une des universités les plus dynamiques et novatrices qui soient.

« C'est la première fois de notre histoire que nous accueillons l'ACFAS, de rappeler Graham Carr, et c'est pour nous la chance de nous faire connaître comme un joueur dans le monde académique et de la recherche universitaire d'ici. C'est aussi l'occasion de nous présenter au grand public ainsi qu'à la communauté des chercheurs d'un peu partout au Québec, mais également à travers le Canada et même à l'extérieur. »

Collaborateur
Le Devoir



ARCHIVES LE DEVOIR

L'Université Concordia accueillera les congressistes de l'ACFAS.

POUVOIR

SUITE DE LA PAGE G 6

son propre milieu, celui de l'enseignement et de la recherche universitaires. Il se souvient encore de ses années d'études doctorales à Oxford, à une époque pas si lointaine où il fallait « attendre plus de 3 semaines un livre qui était dans une autre bibliothèque » ; le même bouquin peut maintenant être accessible sur Google Books.

Avec l'arrivée du numérique, le rôle du professeur et du chercheur subit une radicale transformation. « L'enseignement ne peut se faire de la même manière quand on a toutes ces technologies, insiste Michael E. Sinatra. Comment enseigne-t-on la géographie et la littérature à l'heure de Google Maps ? Quand on donne à lire un roman de Charles Dickens, on peut amener les étudiants dans le Londres que Dickens a connu. Depuis quelques mois, Google permet de faire des voyages dans le temps car non seulement ils possèdent les cartes actuelles mais ils numérisent aussi d'anciennes cartes, ce qui vous permet de visiter des villes à travers le temps. Ce sont des outils qui changent un peu la manière de parler de ces paysages. »

Ce passionné du numérique ne manque jamais d'exemples pour illustrer le pouvoir infini des nouvelles technologies, secouant pratiques et habitudes. Il en veut pour preuve le parcours d'un collègue d'une université américaine et sa manière peu orthodoxe d'obtenir une promotion. « Il avait beaucoup contribué à l'encyclopédie en ligne Wikipédia avec plus de 17,000 articles au cours des 5 dernières années, parfois en faisant des corrections, parfois en écrivant de nouveaux articles. » On a déjà vu forme plus traditionnelle de production scientifique.

Pour grand public

Le colloque *Repenser le numérique au XXI^e siècle* ne se présente pas seulement comme une discussion entre initiés. Les organisateurs liés au CRIHN veulent, tout au long de la journée, jeter des ponts avec le grand public, lui aussi fasciné tout autant que bousculé par le numérique.

C'est d'ailleurs une des ambitions de Michael E. Sinatra et de ses 30 collègues issus des universités et cégeps du Québec qui participent au dynamisme du CRIHN, voulant ainsi « casser cette frontière de la tour d'ivoire universitaire ».

Par exemple, à l'heure du Web 2.0 (« Le 3.0, vous savez, nous y sommes déjà... ») et des communautés d'« amis » sur Facebook, trouver l'âme sœur apparaît plus simple que jamais, surtout devant cette abondance de sites Internet « où vous avez potentiellement accès à 300 000 personnes », comme le souligne Michael E. Sinatra avec un peu d'ironie.

Dans le cadre du colloque, et avec la collaboration de son collègue Marcello Vitali-Rosati, il abordera cette question dans une conférence judicieusement intitulée *L'amour (en) numérique*. Selon lui, les algorithmes n'ont jamais été autant au service de l'amour, ou du moins sa quête éternelle, créant ainsi un curieux paradoxe. « On assiste à une accélération : les gens attendent plus, plus vite, veulent de bonnes réponses... et que ça soit comme avant ! On tient à garder l'idée du coup de foudre, des rencontres fortuites, un mythe encore entretenu par Hollywood. »

A cette vision « romantique, très période médiévale » se superposent les possibilités du numérique qui font en sorte qu'avec la géolocalisation, par exemple, « vous pouvez maintenant rencontrer quelqu'un dans un rayon de 3 km ». De plus, fini les cachotteries, car Google, Microsoft et la NSA en savent déjà beaucoup sur vous, et ce n'est pas terminé. « Si vous indiquez dans votre fiche que vous aimez les personnes aux cheveux blonds, mais que vous regardez beaucoup les photos des gens aux cheveux bruns, le système va en tenir compte, et sans vous le dire... »

Comme quoi l'amour, ce n'est jamais simple. Alors imaginez l'amour (en) numérique...

Le colloque 61 : *Repenser le numérique au 21^e siècle*, le lundi 12 mai de 9h à 17h au pavillon Hall.

Collaborateur
Le Devoir



Sciences infirmières
Géomatique Technologies et matériaux innovants
Foresterie Optique photonique

NOS CERVEAUX SONT HYPERACTIFS

Projet Santé

Études nordiques et de l'Arctique

Nanotechnologies Culture et création
Philosophie Médecine Droit Aménagement
Ressources naturelles Lettres Sciences de la santé
Environnement et développement durable
Médecine dentaire Communautés intelligentes
Pharmacie Architecture Sciences et génie
Sciences de l'agriculture et de l'alimentation
Théologie et sciences religieuses Arts visuels
Sciences de l'éducation Musique
Sciences de l'administration
Génomique et protéomique
Sciences sociales
Géographie Neurosciences
Éthique et gouvernance

Depuis des décennies, le savoir-faire et la créativité de nos chercheurs façonnent le Québec. Grâce à eux, avancées spectaculaires, transferts technologiques et réalisations de toutes sortes influencent notre quotidien de façon prodigieuse et parfois insoupçonnée.

Si la recherche scientifique fait partie du quotidien de tous, elle fait, à l'évidence, partie de nos gènes!

Bon 82^e Congrès de l'Acfas!

ulaval.ca



LANGUE

Usito se veut le dictionnaire d'ici

« On parle de plus de 10 000 mots québécois », précise Hélène Cajolet-Laganière

Où s'en va notre langue? Si l'on se pose parfois cette question un peu à la blague, d'autres, comme Hélène Cajolet-Laganière, y répondent le plus sérieusement du monde!

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

Hélène Cajolet-Laganière est linguiste et professeure à l'Université de Sherbrooke. Elle et son équipe travaillent depuis plusieurs années sur le projet Franqus, qui était en fait une première édition du dictionnaire *Usito* intitulée *Dictionnaire de la langue française, le Français vu du Québec*. Depuis 2009, une version pilote de ce dictionnaire était disponible en ligne, et ce jusqu'en avril 2013, soit au moment du lancement d'*Usito*.

Plutôt que de défendre la langue française dans sa version traditionnelle, Hélène Cajolet-Laganière, qui a assuré la direction éditoriale d'*Usito*, a choisi de s'engager dans le changement et la variété: « *La qualité première d'Usito c'est son unicité, c'est la présentation du français avec une grande ouverture: le traitement de la variation géographique et culturelle, qui est basé essentiellement sur des corpus et des bases de données textuelles, la féminisation des titres de fonction, le traitement des modifications orthographiques, le traitement des anglicismes, la théorie grammaticale, certains éléments de prononciation, le système de marques d'usage, autrement dit tous les éléments présentés dans le dictionnaire.* »

Les deux grandes qualités d'un dictionnaire général sont l'utilité et l'identité: « *Les dictionnaires que nous avons présentement à notre disposition, comme le Robert et le Larousse, ont été écrits par et pour des Français: les mots qu'ils présentent et le monde auquel renvoient ces mots-là et les référents culturels auxquels renvoient les citations sont faits pour un contexte européen. On a pris l'ensemble de cette description du français et on a aménagé le dictionnaire pour y intégrer un ancrage québécois, canadien et nord-américain* », précise M^{me} Cajolet-Laganière. *Usito* devient ainsi le seul dictionnaire du français qui ouvre un aussi large espace à notre réalité.

Un guide pour le Québec

Un dictionnaire demeure LA référence d'une langue, et *Usito* a été conçu de façon à pouvoir



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

« Quand on parle d'ouverture et d'enrichissement, on parle de plus de 10 000 mots québécois comme *polyvalente, cégep, aluminerie* », dit Marie-Hélène Alarie.

servir ici, au Québec, de guide linguistique et normatif. Depuis 1990, plusieurs mots de la langue française ont été touchés par une rectification orthographique, et la nouvelle orthographe passe doucement et lentement dans l'usage, mais peine parfois à y arriver complètement.

Usito a voulu marquer cette tendance en tenant compte du degré actuel d'implantation. Ainsi le mot *dîner*, qu'on peut dorénavant écrire sans accent, figurera en entrée sous son ancienne orthographe avec une note où l'on mentionne en remarque la rectification. À l'inverse, les mots à la nouvelle orthographe bien établie, comme *chaîne* — sans accent —, seront présentés en entrée avec leur variante à l'ortho-

graphe usuelle plus traditionnelle.

Mots d'ici

« *Quand on parle d'ouverture et d'enrichissement, on parle de plus de 10 000 mots québécois comme polyvalente, cégep, aluminerie* »; tous ces mots sont employés dans le registre standard, ils servent ainsi de référence dans la hiérarchisation de l'ensemble des usages. D'autres mots utilisés dans un registre non standard ou encore des mots dont l'usage est perçu négativement seront identifiés par une marque d'usage.

Toutefois, on ne s'est pas contenté d'ajouter des mots en usage ici, mais on a aussi tenté d'augmenter la réalité de certains autres. Par exemple, aux mots pomme, laitue et truite, on a fourni toute une liste des différentes variétés typiques au Québec comme Lobo, frisée ou mouchetée, tout en gardant les variétés plus européennes comme reinette, batavia et arc-en-ciel.

Il est d'ailleurs important de bien situer l'usage qui a cours au Québec par rapport aux autres usages à l'intérieur de la francophonie. Des marqueurs informent l'utilisateur de ce qui est la norme à l'extérieur du Québec, cette norme décrite par les dictionnaires d'origine française. L'ouvrage mentionne les recommandations de l'Office québécois de la langue française ainsi que celles des organismes français de normalisation linguistique. « *C'est la première fois qu'on a un dictionnaire qui offre le tronc commun tout en s'ouvrant à l'ensemble de la francophonie.* »

Féminisation

Quand arrive le thème de la féminisation des titres, le dictionnaire propose encore cette même ouverture: « *À l'entrée auteur, on mentionne auteure, qui est surtout en usage au Québec; en France, on précise qu'auteur est aussi utilisé au féminin et qu'autrice est plus rare. Tous les féminins de titres et fonctions ont été ajoutés,*

mais comme on fait le pont avec la francophonie, on ne peut laisser penser à l'ensemble des francophones que auteure est en usage partout. »

Au Québec, les emprunts à l'anglais, les anglicismes et les calques ont la vie dure pour plusieurs raisons, dont des raisons historiques, toutefois, ils ont aussi bien mauvaise réputation. Malgré tout, certains mots ont réussi à s'intégrer à l'usage standard — non seulement à l'oral, mais aussi à l'écrit —, mais ils sont en minorité, et pour tous les autres, leur emploi est des plus critiqués. Les mots retenus dans le dictionnaire sont ceux qui sont les plus répandus dans la presse québécoise. Par souci pédagogique, les mots les plus critiqués n'ont droit qu'à un traitement partiel, ne serait-ce que pour introduire des substituts à emploi standard. Dans le cas des emprunts, on le sait, nos cousins ne les perçoivent pas de la même manière que nous; *Usito* a donc cru bon de préciser le contexte dans lequel ces emprunts sont critiqués.

« *La tendance est donc une ouverture vers le changement, vers la variété. Pour nous, ce n'est pas d'isoler le français employé au Québec — au contraire —, c'est de partir des ressources lexicales communes à toute la francophonie et d'y ancrer nos mots, d'y ajouter leur sens et de les enrichir avec nos expressions. On part d'un centre dominant pour dire que le français appartient à tous les francophones.* »

Usito: une description ouverte de la langue française, in colloque 329: Quelles tendances dans les discours de référence sur la langue française?, le mercredi 14 mai à 14h au pavillon Hall.

On peut découvrir gratuitement Usito pour une période de 30 jours en s'inscrivant à l'adresse www.usito.com/dictio.

Collaboratrice
Le Devoir

LA RECHERCHE SE TROUVE AU COLLÉGIAL

La contribution des cégeps à l'accroissement du savoir et à l'avancement des sciences, c'est...

- des projets de recherche dans des champs d'application multiples et variés
- des collaborations de recherche fructueuses avec les universités
- des centres collégiaux de transfert de technologie (CCTT) répartis sur l'ensemble du territoire
- un milieu qui favorise l'émergence de la relève scientifique

SUIVEZ LES CÉGEPS AU
82^e CONGRÈS DE L'ACFAS



@fedecgeps #AcfasCégep



Fédération
des cégeps

GÉRIATRIE

Un esprit sain dans un corps sain aide à mieux vieillir

Moins de 30 % des aînés font de l'activité physique sur une base régulière

Le vieillissement physiologique dépend du style de vie et des comportements promoteurs de santé. Des habitudes alimentaires saines, des interactions sociales continues et des activités cognitives stimulantes, mais surtout l'activité physique, peuvent retarder le déclin physique et cognitif associé au vieillissement normal et pathologique. Entrevue avec Louis Bherer, chercheur au Centre de recherche de l'Institut universitaire de gériatrie de Montréal de l'Université Concordia.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

En quoi l'activité physique aide à vieillir dans les meilleures conditions?

Il s'agit probablement du style de vie le plus prometteur pour eux. Les plus grandes évidences scientifiques viennent confirmer que le fait de maintenir un style de vie physiquement actif aura un impact direct sur le bien-vieillir, et ce, de plusieurs façons. D'abord, sur le plan psychologique, on sait aujourd'hui que ça joue sur le bonheur, que ça diminue les symptômes dépressifs, que ça augmente la confiance en soi. D'un point de vue biologique et fonctionnel, les gens vont avoir une meilleure capacité physique, donc vont se déplacer plus rapidement, être plus mobiles, capables de se lever dans le métro, de prendre l'autobus, d'avoir un style de vie plus actif. Il y a donc un cercle vertueux. Sur le plan neurobiologique, maintenant, les récentes études démontrent que ça réduit de 30 à 35%, sur cinq à six ans, les risques d'avoir des symptômes de démence ou des maladies apparentées, comme la maladie d'Alzheimer. Ces trois facettes, la psychologie, la biologie fon-

tionnelle et la neurobiologie, sont des axes très importants du vieillissement, qui semblent tous les trois connaître un *boost* à travers l'exercice physique et un maintien dans le temps.

Qu'entend-on par activité physique dans ce cas-ci?

Bien sûr, il ne s'agit pas de marcher pour aller faire son épicerie. Pour qu'il y ait un impact, il faut faire trois fois par semaine de l'activité physique à un certain degré d'intensité. Il faut un mélange d'aérobic et de force musculaire. Si la personne aime marcher, il faut que ce soit soutenu, que ça amène à un certain essoufflement pour un maintien de la santé respiratoire. Dans notre centre à Concordia, les meilleurs programmes, ceux qui donnent les meilleurs résultats, sont une combinaison de force et d'aérobic: un peu de poids, des étirements, etc. En fait, il faut que ce soit le plus complet possible. La plupart des *gyms*, qui ont des étudiants bien formés et un bon kinésologue, vont être capables de proposer un programme adapté.

VOIR PAGE G 9 : GÉRIATRIE

PHILOSOPHIE

Du renouveau dans l'analyse de Michel Foucault

« Les interprétations américaines ont un grand impact en France actuellement », souligne Jorge Calderón

Jorge Calderón est professeur au Département de français à l'Université Simon Fraser de Vancouver. Il sera présent au prochain congrès de l'ACFAS, pour aborder l'œuvre de Michel Foucault à l'intérieur d'un colloque entièrement dédié à l'écrivain français.

SARAH POULIN-CHARTRAND

Le colloque auquel vous participez s'intitule *Ordre du discours et discours du désordre: l'héritage littéraire de Michel Foucault. Pourquoi un colloque sur Foucault, exactement?*

Il y a en ce moment un renouveau de la pensée de Michel Foucault, avec deux grands courants d'interprétation de ses textes. Le premier courant est de tradition française et il s'attache à conserver un héritage de Foucault, par rapport à ses théories qu'il appelait lui-même l'archéologie, l'histoire des idées. Plus tard, il développe ce qu'il appelle la généalogie, en tentant de comprendre comment se développent certaines idées. Puis, il se penche sur l'éthique, mais en rejetant le concept d'humanisme. Foucault était contre ces grandes idées de Dieu, de la raison, de la nature, de l'essence... Il voulait s'en débarrasser et plutôt penser une éthique à partir des pratiques. Tout cela est l'interprétation de Foucault de tradition française.

Et vous avez la tradition anglo-saxonne, américaine, représentée par des auteurs comme Eve Sedgwick ou Judith Butler, qui, elles, vont plutôt s'approprier Foucault et utiliser sa pensée pour développer des choses complètement différentes. Judith Butler, par exemple, dans *Gender Trouble* et *Bodies that Matter*, essaie plutôt de repenser les catégories de Foucault, sans nature, sans essence, sans transcendance, autour du féminisme. Elle va dire que l'homme et la femme n'existent pas comme catégorie, un peu comme ce que disait Foucault par rapport à l'humanisme. Pour Butler, nous sommes dans la performance, du masculin, du féminin.

Et pourquoi ce renouveau dans l'analyse de Foucault se produit-il maintenant?

Entre autres parce que les interprétations américaines de Foucault ont un grand impact en France actuellement, parce que ces auteurs-là ont été traduits récemment. En même temps, il y a un très grand intérêt pour Foucault avec la publication de ses cours au Collège de France.

Dans vos champs d'intérêt littéraires, vous mentionnez notamment le genre, la diversité sexuelle, les théories queer. Votre intérêt à analyser l'œuvre de Foucault, comme professeur de français, est-il à cheval entre les traditions de lecture françaises et anglo-saxonnes?

C'est-à-dire que mon travail est d'être très conscient de ce qui se fait aux États-Unis et en Angleterre, par rapport à ce qui se fait en France. J'essaie donc d'équilibrer les deux lectures, oui.

Sur quoi portera plus précisément votre présentation?

J'aborde la manière dont une pratique de la littérature chez Foucault lui a permis d'écrire et d'explorer certains concepts par la suite. Par

exemple, lorsqu'il est question de la prison, Foucault va décrire et expliquer notre société, qui est pour lui une société pénitentiaire. Il décrit donc notre société en fonction d'une certaine pratique littéraire, mais pas de manière explicite.

Ce sont ces emprunts qui m'intéressent. Foucault est toujours dans l'interdisciplinarité, dans la transdisciplinarité; il utilise des concepts philosophiques, et les transfère dans une réflexion politique ou sociale.

Vous vous spécialisez dans la littérature française et québécoise des XX^e et XXI^e siècles. Avez-vous des exemples des thématiques du genre, ou de la diversité sexuelle, dans cette littérature québécoise?

Plusieurs. Il y a un mouvement extrêmement important de cette littérature, qui commence très tôt au Québec, et dont le grand représentant est Michel Tremblay. Son œuvre a été interprétée de manière politique dans les années 70, par rapport à l'éveil national du Québec, et on a interprété les personnages de travestis par rapport à une certaine aliénation du sujet québécois.

Mais vous voyez très bien qu'on peut aussi interpréter Michel Tremblay par rapport à une marginalité sexuelle, qu'on peut revenir à une interprétation de la sexualité qui est beaucoup plus liée à la question d'un certain rejet social.

Vous avez aussi tout le mouvement des femmes, dont l'une des écrivaines les plus importantes est Nicole Brossard. Sa réflexion est ancrée dans le féminisme, mais une place centrale est faite à la question lesbienne. Dans sa poésie, dans ses essais. On peut aussi penser à Marie-Claire Blais, chez qui on trouve la question gaie et lesbienne. Et il y a finalement de grandes pièces de théâtre des années 80: *Being at Home with Claude*, *Les feluettes*, *Provincetown Playhouse*, qui sont toutes des pièces à thématique gaie.

Il y a tout un travail à faire au Québec par rapport à ces textes-là, de ne plus les lire dans une tradition politique, d'aliénation du Québec, mais de les lire à la lumière des théories du genre et des théories queer.

Lorsqu'on pense à Michel Tremblay, notamment, l'analyse de son œuvre sous l'angle de la diversité sexuelle n'est-elle pas nouvelle?

Ce sont les cadres qui diffèrent. La théorie queer est une théorie de la performance, et n'est pas une théorie ancrée dans l'essentialisme. Les catégories gaies, lesbiennes ou hétérosexuelles ne sont plus vues comme des catégories essentialistes, ou naturelles, mais comme des processus d'identification, de sélection, de choix personnel de performance. On est dans la construction sociale. Il y a donc un changement de paradigme.

De certaines stratégies pour interpréter les dynamiques des constructions culturelles: processus de connaissance et systèmes de savoir dans les théories de Michel Foucault, in colloque 306: Ordre du discours et discours du désordre: l'héritage littéraire de Michel Foucault, le jeudi 15 mai à 10 h au pavillon Hall.

Collaboratrice
Le Devoir

Michel Foucault

ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

GÉRIATRIE

SUIITE DE LA PAGE G 8

Pour autant, lorsque la personne vieillit, y a-t-il des restrictions?

Il n'y a aucune restriction concernant l'activité physique. La seule, c'est de ne pas en faire. Cela dit, plus la personne vieillit, plus ses besoins changent, et on recommande toujours d'avoir une activité physique adaptée. Il faut se connaître, et si on n'en a jamais vraiment fait, il vaut mieux se faire conseiller et faire une évaluation globale de ses capacités. Ici, je dispose d'un laboratoire qui est un gros gym. Les étudiants sont tous soit en psychologie, soit en kinésiologie, avec une maîtrise ou un doctorat. Ils ont une très forte connaissance du vieillissement physique et psychologique. Ils font une évaluation globale et ils proposent un programme adapté aux besoins de la personne. Car on peut accueillir quelqu'un qui n'a jamais fait d'exercice et qui arrive avec une canne comme quelqu'un qui est en super forme. Mais il faut savoir que les personnes âgées sont plus sédentaires que jamais.

Ce n'est pas l'impression que l'on en a... Ce n'est pas l'image que véhicule la publicité, par exemple...

Et c'est très bien comme ça. Si vous avez des enfants, vous savez que l'approche par la réprimande, ça ne fonctionne pas. Vous savez que dire «T'es un fainnant, tu ne bouges pas», ça ne fait pas bouger les adolescents. Leur faire croire qu'ils sont capables de bouger, c'est une meilleure approche. Il faut continuer à véhiculer une image qui, sans être complètement fautive, est relativement positive, idéaliste. C'est comme ça qu'on va arriver à quelque chose. Mais présentement, on en est loin. On n'a certainement jamais vendu autant d'équipements de sport qu'aujourd'hui... mais la société n'a jamais aussi peu pratiqué de sports! Il y a un travail à faire et c'est urgent, car les gens vieillissent très mal aujourd'hui. Selon le Centre américain du contrôle des maladies chroniques [Centers for disease control and prevention, CDC], plus d'un tiers des 65 à 70 ans et plus d'un quart des plus de 70 ans sont considérés comme inactifs. Et je parle d'un niveau mini-

mum recommandé. Si l'on ajoute qu'il s'agit de sondages et que les gens ont tendance à surestimer leur activité physique...

Comment explique-t-on ça?

C'est un cocktail de différentes raisons. D'abord, tout le monde n'aime pas l'activité physique et n'en perçoit pas les bienfaits. Ensuite, la technologie, la locomotion assistée sont tellement importantes; ça n'aide pas. Dans les congrès, on dit souvent que certaines villes sont plus adaptées que d'autres à la mobilité active des personnes âgées. Dans le métro de Séoul par exemple, en Corée du Sud, il y a six places réservées aux aînés dans chaque voiture. Ils n'ont pas peur de se faire bousculer aux heures de pointe. Ce n'est pas le cas à Montréal.

D'autres facteurs entrent en jeu dans le vieillissement. Est-ce que l'activité physique a plus d'impact que toutes les autres?

L'activité physique est très complète et, pour cela, elle se situe tout en haut de la liste. Cela dit, elle doit s'accompagner d'une bonne nutrition, de nature à bien alimenter le cerveau, d'un bon réseau social — même si on ne sait pas aujourd'hui si c'est parce qu'être entouré rend heureux ou stimule — et d'activités cognitives, elles aussi primordiales. Les exercices mentaux et les jeux vidéo sont, de ce point de vue, très intéressants. Pas n'importe lesquels, bien sûr. Il faut avoir des activités intellectuelles qui stimulent les zones que l'on cible. Si l'on joue à un jeu qui demande de la rapidité, des réflexes, ça n'aura pas d'effet sur la mémoire, par exemple. Les Américains disent *use it or lose it!* Et ça tient assez bien la route.

Le colloque 113: L'activité physique pour la personne âgée. Les bienfaits pour le corps et pour l'esprit, le jeudi 15 mai de 8h45 à 18h30 au pavillon John Molson.

Collaboratrice
Le Devoir

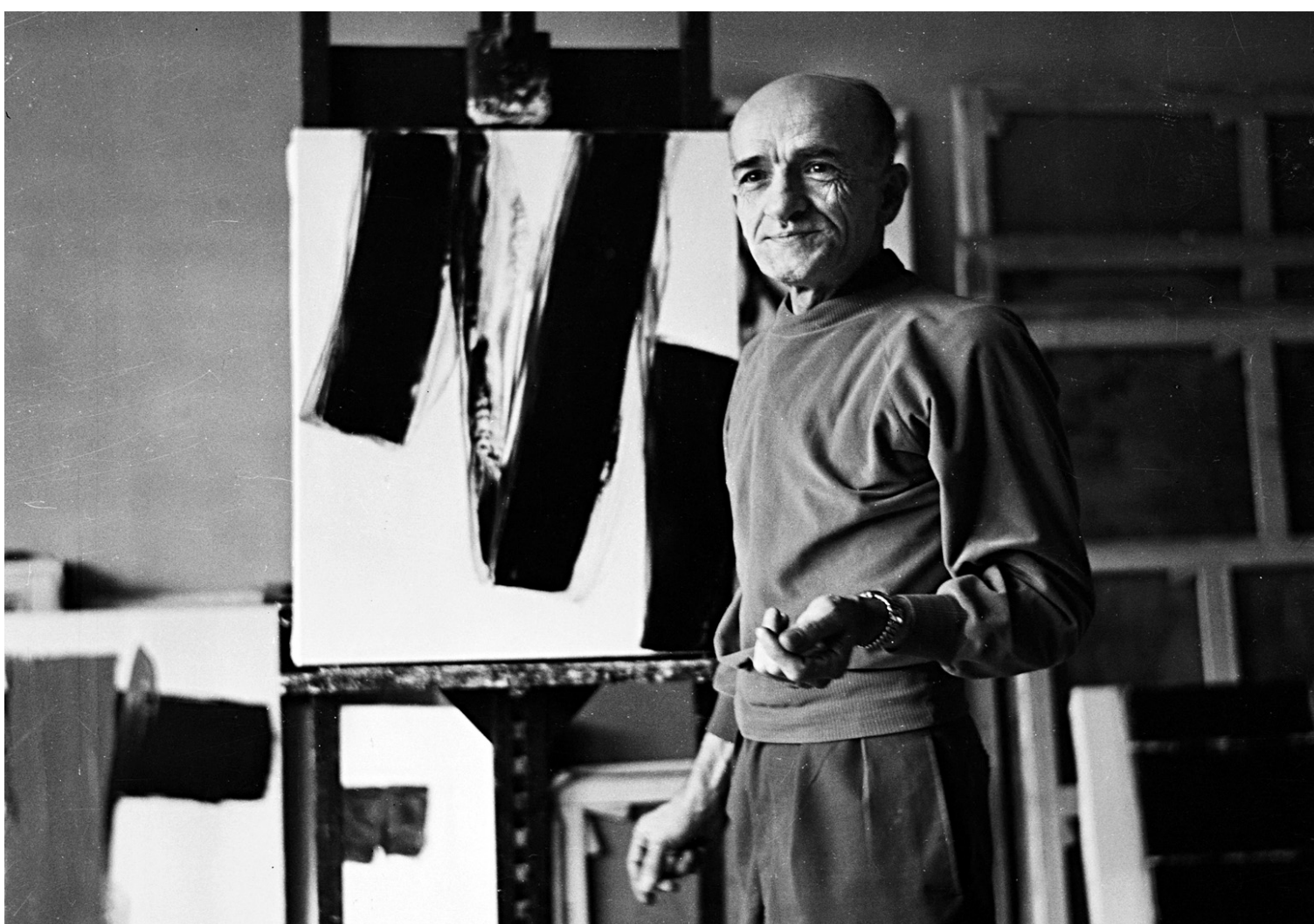
PENSER L'AVENIR, ENSEMBLE.

UNIVERSITÉ QUÉBÉCOISE JOUISSANT D'UNE RENOMMÉE INTERNATIONALE EXCEPTIONNELLE AU TITRE DE SES ACTIVITÉS DE RECHERCHE, McGill est fière de contribuer à l'avancement de la recherche au sein de la francophonie. Située au cœur d'une ville riche sur les plans de la créativité et de l'innovation, l'Université est aussi très fière de ses professeurs et étudiants qui participent au Congrès de l'Acfas 2014, prestigieux regroupement de brillants esprits, en quête de nouveaux savoirs.

Qu'il s'agisse de définir la biopsychologie de la douleur ou d'explorer le rôle de la religion dans l'espace public, les chercheurs mcgillois mettent au jour les connaissances et les idées sources de prospérité et d'innovation pour le Québec. Félicitations à l'Université Concordia, institution hôte du Congrès 2014, ainsi qu'à tous les délégués de l'Acfas.



McGill



Paul-Émile Borduas en studio à Paris vers 1959

ARCHIVES

ARTS VISUELS

Un portrait noirci à dessein ?

L'exil de Borduas n'était peut-être pas une réponse à l'obscurantisme, soumet Jacinthe Blanchard-Pilon

S'attaquer à un mythe relève en soi du défi. Jacinthe Blanchard-Pilon, étudiante à la maîtrise en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), en est pleinement consciente. Fonceuse, mais dotée de gants blancs, elle a néanmoins voulu décortiquer l'un d'eux. Retour sur les années d'avant la Révolution tranquille.

JÉRÔME DELGADO

Animée par l'esprit de la chercheuse désireuse de remettre en question les idées reçues, Jacinthe Blanchard-Pilon croit pouvoir démontrer que les années précédant la Révolution tranquille n'étaient pas si noires que ça. Et elle espère susciter assez de doutes pour que l'on se questionne sur les raisons de ce sombre portrait.

Dans son champ d'études, la peinture, il a souvent été établi que les avant-gardes avaient été forcées à l'exil devant le peu de cas qu'on en avait fait. Dans une société duplessiste prude et conservatrice, l'abstraction, ou la non-figuration, n'était pas la bienvenue. Or, Borduas et compagnie, a constaté Jacinthe Blanchard-Pilon, ont eu leur lot d'appuis. Prétendre que l'exil est la conséquence de la non-reconnaissance serait faux, estime celle qui se demande pourquoi un tel mythe a été bâti.

«Ce qui revenait dans toutes mes lectures [comme raison de l'exil], c'était le climat social, mais aussi l'espèce de non-reconnaissance, la difficulté de se faire diffuser, la difficulté de [vendre des œuvres]. Le bassin de collectionneurs est assez restreint et les ressources des

grandes institutions, limitées.»

Or, poursuit-elle, entre deux gorgées de café, «à partir de 1955, les acquisitions ont tendance à augmenter, le niveau de la diffusion aussi. Il y a de plus en plus de place dans les institutions. Le réseau des galeries privées explose à partir de 1955.»

Le cas Borduas

La communication que la chercheuse livrera à l'ACFAS repose sur un ensemble de faits et de documents, y compris ceux de musées tels que la Galerie nationale, à Ottawa (aujourd'hui Musée des beaux-arts du Canada), le Musée des beaux-arts de Montréal et le Musée de la province, à Québec (aujourd'hui Musée national des beaux-arts du Québec).

Le cas de Paul-Émile Borduas, père de l'automatisme et du manifeste *Refus global* (1948), lui paraît exemplaire, puisque ses théories l'ont chassé de l'École du meuble, où il enseignait, et du Québec, par ricochet.

«Borduas est un des grands exilés, mais il est très soutenu par les collectionneurs dès qu'il se retrouve aux États-Unis, puis à Paris, assure-t-elle en nommant les frères Gilles et Maurice Corbeil et le galeriste Max

Stern parmi les gens qui lui rendent visite. Il est très collectionné et pourtant, il reste la figure de l'artiste parti pour cause de rejet. Je remets tout ça en question en espérant ne pas faire sursauter les François-Marc Gagnon [grand spécialiste de Borduas] de ce monde.»

«Il y a une espèce de distorsion entre les textes et les statistiques, entre l'écrit et les faits, dit-elle, encore. J'essaie de remettre en perspective jusqu'où va cette distorsion.»

Autres cas

Mère de jeunes enfants, Jacinthe Blanchard-Pilon travaille depuis trois ans sur cette époque clé de la modernité québécoise. Deux grossesses lui ont fait repousser la rédaction finale de son mémoire, qu'elle prévoit livrer «d'ici la fin de 2014». La question de la non-reconnaissance y figure comme un chapitre d'un travail plus vaste intitulé *Les chemins de l'exil. Représentation, circulation et influence des artistes non figuratifs du Québec, 1955-1961*. Sept artistes font l'objet de sa recherche. Outre Borduas, sont cités Edmund Alley, Léon Bellefleur, Marcelle Ferron, Jean-Paul Jérôme, Fernand Leduc et Jean-Paul Riopelle.

Parmi les travaux sur lesquels l'étudiante de l'UQAM appuie ses dires, il y a le portrait des lieux de diffusion à Montréal dans les années 1950, de la galerie Agnès Lefort à l'éphémère mais ô combien marquante L'Actuelle, galerie fondée par Guido Molinari, portrait réalisé par Hé-

lène Sicotte en 1993. «À partir de ses recherches, j'ai réussi à tracer les tendances, qui étaient où, et quand. J'ai vu que mes non-figuratifs, qui sont en Europe, eh bien, ils sont énormément exposés ici, avec plus d'une dizaine d'expositions chacun par année.»

Jacinthe Blanchard-Pilon s'est dès lors tournée vers des penseurs plus généralistes; notamment, Gérard Bouchard et son *Mythe au secours de la pensée*, ainsi que Jocelyn Létourneau et «sa pensée technocratique, sur la construction du discours par l'élite»: «Létourneau, dit-elle, parle d'une *intelligentsia moderniste qui aurait eu mainmise sur les écrits, qui aurait dirigé les discours. On voit comment se constitue la mémoire.*»

«Je ne veux pas faire une révolution et me poser en rupture avec tous les érudits qui ont écrit avant moi. Seulement, je veux remettre en question la relation entre [cette littérature et] les faits que je découvre.»

«Le mythe est un produit du discours, ce discours étant lui-même au service des idéologies. Si donc le mythe sert un propos, une idéologie, à qui sert ce propos?» demande-t-elle, en guise de conclusion.

La non-reconnaissance des artistes non figuratifs du Québec dans les années 1950 comme motif de l'exil: un mythe?, in *domaine de recherche 301: Arts, littérature et société*, le mardi 13 mai à 13h30 au pavillon Hall.

Collaborateur
Le Devoir

CÉGEPS

La recherche se vit aussi au collégial

Les chercheurs s'engagent de manière volontaire, sans obligation professionnelle

La recherche, chasse gardée du monde universitaire? Non! Elle est au contraire bien vivante dans le milieu collégial. L'association pour la recherche au collégial (ARC) présente un colloque entièrement dédié à la culture de recherche collégiale au prochain congrès de l'ACFAS, en plus d'avoir des représentants de plusieurs disciplines dans différentes activités du congrès.

SARAH
POULIN-CHARTRAND

«Bien des gens ne connaissent pas la recherche collégiale, reconnaît d'emblée Lynn Lapostolle, directrice générale de l'ARC. Cette méconnaissance est une des choses dont elle souffre le plus.»

Pourtant, la recherche en milieu collégial ne date pas d'hier, puisqu'elle est née en même temps que la mise sur pied des cégeps, il y a une quarantaine d'années. Les Presses de l'Université Laval publiaient d'ailleurs un essai, en 2011, intitulé *La recherche collégiale: 40 ans de passion scientifique*. Une loi adoptée en 1999 accordait même le statut d'établissement d'enseignement supérieur aux cégeps, ajoutant à leur mission de formation pré-universitaire et technique, «la recherche appliquée et le transfert de connaissances ainsi que les services à la collectivité».

Il faut savoir qu'à la différence des chercheurs universitaires, les chercheurs de niveau collégial s'engagent dans la recherche de manière volontaire, sans obligation professionnelle. «Ce sont des gens passionnés, qui le font par choix. On est donc dans une autre logique, une autre forme d'organisation, puisque la recherche est volontaire», ajoute la directrice générale de l'ARC.

«La diffusion de ses résultats est un des défis de la recherche collégiale, dit également Lynn Lapostolle. Quelques chercheurs publient de manière traditionnelle, mais on utilise aussi beaucoup le transfert de connaissances et la vulgarisation scientifique.» D'ailleurs, la province compte 46 centres collégiaux de transfert de technologie, dont la mission est de favoriser des activités de transfert vers les organismes et les entreprises.

Culture de recherche

Le mercredi 14 mai, l'ARC présente un colloque à l'ACFAS intitulé *La culture de la recherche au collégial*, où une centaine de participants sont attendus («un des plus gros colloques du congrès», précise la directrice générale de l'ARC). La présence de l'ARC au congrès de l'ACFAS remonte à l'an 2000, même si des chercheurs y présentaient leurs travaux de manière indépendante depuis le début de l'existence des cégeps.

En parcourant la liste des présentations de ce colloque, on remarque plusieurs chercheurs universitaires. Rien de surprenant, puisque la recherche collégiale est intimement liée à la recherche universitaire. «En 2014, les universités travaillent beaucoup en relation, il n'est donc pas excep-

tionnel qu'elles le fassent avec un centre collégial», explique Lynn Lapostolle.

Les présentations au colloque vont de la «reconstitution d'un poisson vieux de 380 millions d'années à partir d'un numériseur 3D» à la «relation entre le degré de confiance de l'individu dans l'exactitude de son souvenir et le nombre de faux souvenirs» en passant par le «traitement de polissage par marais épurateur du drainage minier acide». Plus de 30 présentations y sont prévues. «Cette diversité est représentative de la recherche collégiale», précise Lynn Lapostolle. Elle se décline principalement dans les secteurs Nature et technologie, Société et culture et Santé.

Également au menu du colloque, des présentations d'étudiants. «Nous voyons cela comme une opportunité d'encourager les jeunes à faire de la recherche, et le colloque, en plus de souligner leurs travaux, reconnaît l'accompagnement d'enseignants dont ils ont bénéficié», dit la responsable de l'ARC.

Des intérêts communs

Comme le souligne Lynn Lapostolle, la recherche collégiale bénéficie grandement d'associations avec d'autres milieux de recherche. Un des colloques du congrès de l'ACFAS porte justement sur cette collaboration: La mise en réseau des acteurs de l'innovation: une valeur ajoutée pour les milieux utilisateurs?

Organisé conjointement par le cégep de Jonquière et le Réseau Trans-tech (qui regroupe les 46 centres collégiaux de transfert de technologie de la province), ce colloque se penche notamment sur les buts de la récente Politique nationale de la recherche et de l'innovation, lancée en octobre 2013. Un de ceux-ci était de mettre sur pied le Réseau recherche innovation Québec (RRIQ), qui regrouperait plus d'une centaine d'organismes voués à la recherche, dont les centres collégiaux.

Une présentation de Jean Belzile, du ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie, abordera notamment les avantages à travailler en interdisciplinarité et en intersectoriel.

Parmi les autres activités à surveiller lors du congrès, où des représentants du milieu collégial auront une place intéressante, notons le colloque La place du corps et du toucher dans le processus d'accompagnement. Louis Bourdages, du cégep de Rimouski, s'intéresse aux exercices sensorimoteurs adaptés pour les personnes à motricité réduite.

L'intérieur du colloque sur l'innovation dans l'industrie du vêtement, Eric Harvey, du Centre collégial de transfert en imagerie numérique et médias interactifs, abordera les technologies numériques 3D, vers lesquelles s'est tournée cette industrie, notamment dans l'essayage virtuel lors de la fabrication de modèles de vêtements.

La culture de la recherche au collégial, le mercredi 14 mai au pavillon Hall.

Collaboratrice
Le DevoirDANIEL JANIN AGENCE FRANCE-PRESSE
Les technologies numériques 3D sont utilisées par l'industrie du vêtement.QUATRE DOMAINES DE RECHERCHE STRATÉGIQUES
À L'UNIVERSITÉ BISHOP'SChangements
climatiques et
environnementauxSanté
psychologique
et bien-êtreAstrophysique
stellaire
et relativitéCréation des
identités sociales
et culturelles

ubishops.ca/research

SOCIÉTÉ

Quel destin pour la communauté anglophone du Québec ?

La langue anglaise est en train de se « dé-ethnicher »

« Il est beaucoup plus difficile de penser en termes d'une communauté anglophone lorsque, à un moment donné, l'anglais devient une langue qui est un peu parlée par tout le monde », croit Daniel Weinstock, professeur à la Faculté de droit de l'Université McGill. De façon paradoxale, explique-t-il, l'expansion de l'anglais comme *lingua franca* partout dans le monde peut représenter un défi important pour la communauté anglophone historique du Québec.

BENOIT ROSE

Le petit Daniel Weinstock a grandi dans le quartier montréalais de Notre-Dame-de-Grâce (NDG) au tournant des années 1970. Entouré de familles anglophones, la sienne parlait néanmoins le français à la maison, et le jeune homme a fait sa scolarité dans cette langue jusqu'à l'université. Il a toujours été un peu à cheval entre les deux communautés linguistiques historiques, et bien que, techniquement, le français soit sa langue maternelle, il a toujours détesté avoir à cocher une seule case dans un questionnaire. D'aussi loin qu'il se souvienne, il parle français et anglais.

A cette époque et de son propre aveu, il était un peu « l'énergumène », puisque les communautés anglophones et francophones vivaient alors dans deux mondes bien distincts. « Moi, je ne me reconnaissais ni comme étant parfaitement membre de l'une ou de l'autre de ces communautés. Par contre, je vivais comme un schizophrène, c'est-à-dire qu'il n'y avait absolument aucune connexion entre mes amis francophones et anglophones. Je vivais deux vies très séparées », se souvient-il. Entre le collège Stanislas, qu'il fréquentait à Outremont le jour, et les rues avoisinant l'avenue Monkland, qu'il retrouvait le soir, le jeune homme traversait une ligne invisible.

Avec la loi 101 de 1977 et cette mondialisation qui bouleverse nos échanges et nos identités, M. Weinstock fait de moins en moins figure d'exception dans le Montréal mixte d'aujourd'hui. Les gens issus de l'immigration et les jeunes générations tendent à maîtriser plusieurs langues et à se mélanger, l'anglais devenant une langue universelle, une *lingua franca* mondiale dont tout le monde se sert. Tout comme lui et peut-être davantage, ces gens de différents horizons « font des choix linguistiques différents en fonction des circonstances dans lesquelles ils se trouvent, plutôt que de se voir comme membres d'une communauté linguistique particulière », souligne le professeur.

Ouvrir la réflexion

Or, « on a beaucoup répertorié les défis que cela pose pour le français au Québec, mais on ne s'est pas tellement posé la question de savoir quel impact ça va avoir sur la communauté anglophone — qui, historiquement, s'est toujours vue comme étant une communauté avec ses écoles, ses institutions et ses quartiers privilégiés — lorsque sa langue aussi, comme ça a été le cas pour le français, est en train de se dé-ethnicher, de devenir non pas le fait d'une communauté historique dont on veut protéger les acquis, mais la langue d'un peu tout le monde », souligne M. Weinstock.

C'est donc à une réflexion encore en friche sur l'avenir de la communauté anglophone historique, qui perd de sa particularité ici face à l'explosion de l'anglais, que veut convier M. Weinstock au prochain congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS).

Conférencier d'honneur du colloque portant sur la diversité et la communauté d'expression anglaise du Québec, il livrera ce lundi 12 mai une allocution sous le titre *Le destin paradoxal des anglophones du Québec*. Celui dont les intérêts de recherche portent notamment sur l'éthique et l'application des politiques publiques dit ne pas avoir de réponse précise à donner, mais pense que la communauté anglophone doit nécessairement se pencher sur son futur.

glais et du français [...], et qu'ils se sentent à l'aise dans un Montréal dans lequel on passe d'une langue à l'autre presque sans le remarquer, et que ça fait partie de la richesse de leur quotidien que de pouvoir le faire. » C'est la voie d'un abandon plutôt serein de l'idée de la communauté.

« Une attitude qui serait suicidaire, poursuit le professeur, ce serait celle qui consisterait à dire que la communauté anglophone peut continuer d'exister exactement comme elle a toujours existé [...]. C'est la stratégie du repli sur soi, qui est [toujours] suicidaire pour toute minorité. » Quelque part entre les deux, il y a une voie moyenne que M. Weinstock a encore du mal à discerner. Entre l'abandon et le repli, il y a peut-être « cette idée que la communauté anglophone doit se réinventer en embrassant les nouveaux locuteurs de l'anglais », qui manient plusieurs langues, ont des identités linguistiques multiples et tiennent à chacune d'entre elles.

Les voies possibles

« L'une des attitudes que je vois parmi mes étudiants, parmi beaucoup de jeunes anglophones provenant de Montréal ou des autres provinces, consiste à dire que pour eux, l'idée d'une communauté anglophone n'a plus aucun sens, ni aucun attrait. Ils affirment qu'ils sont des locuteurs de l'an-

glais et du français [...], et qu'ils se sentent à l'aise dans un Montréal dans lequel on passe d'une langue à l'autre presque sans le remarquer, et que ça fait partie de la richesse de leur quotidien que de pouvoir le faire. » C'est la voie d'un abandon plutôt serein de l'idée de la communauté.

« Une attitude qui serait suicidaire, poursuit le professeur, ce serait celle qui consisterait à dire que la communauté anglophone peut continuer d'exister exactement comme elle a toujours existé [...]. C'est la stratégie du repli sur soi, qui est [toujours] suicidaire pour toute minorité. » Quelque part entre les deux, il y a une voie moyenne que M. Weinstock a encore du mal à discerner. Entre l'abandon et le repli, il y a peut-être « cette idée que la communauté anglophone doit se réinventer en embrassant les nouveaux locuteurs de l'anglais », qui manient plusieurs langues, ont des identités linguistiques multiples et tiennent à chacune d'entre elles.

« Si le modèle qui, moi, à titre personnel, m'attire le plus, à savoir qu'il n'y

a pas vraiment de communautés linguistiques étanches les unes des autres, mais plutôt une communauté dans laquelle les gens ont des répertoires linguistiques divers, si cette vision-là des choses — qui à terme implique en quelque sorte la disparition de la communauté anglophone entendue comme telle — ne vous attire pas, si vous voulez maintenir quelque chose comme une identité anglo-québécoise propre, à quoi ressemblera-t-elle ? »

En fin de compte et jusqu'à un certain point, dit-il, ce sera aux gens de décider s'ils veulent continuer de se percevoir comme faisant partie d'une communauté distincte, certes plus poreuse qu'auparavant, ou s'ils veulent tout simplement en abandonner l'idée. « Mais ça mérite réflexion », croit le professeur Weinstock.

Collaborateur
Le Devoir

Le destin paradoxal des anglophones du Québec, conférence dans le cadre du colloque 616: Diversité et communautés d'expression anglaise du Québec. Négociation de l'inclusion et mobilisation des ressources, le lundi 12 mai à 16 h au Pavillon des arts visuels.



BERNARD LAMBERT

Selon Daniel Weinstock, la « dé-ethnisation » de l'anglais pose des défis à la communauté anglophone de Montréal.

**NOUS SOMMES
LA TROISIÈME
UNIVERSITÉ DE RECHERCHE
DU CANADA**

Et nous faisons avancer la science en français

Université 
de Montréal

Research InfoSource 2013

HISTOIRE

L'Espagne moderne admettra les dangers liés à la pratique de la torture

La méthodologie historique permet de comprendre le passé

Jadis légale et servant de moyen pour obtenir des aveux, la torture apparaît à la fin du XVI^e siècle de plus en plus contradictoire au sein de l'Espagne moderne. En plus d'entraîner des handicaps sur le corps, cette pratique va à l'encontre des valeurs d'une société moderne et des libertés individuelles. Cristian Berco, professeur agrégé au Département d'histoire à l'Université Bishop's, en décrit les contradictions.

JACINTHE LEBLANC

« Je vais explorer les contradictions entre la théorie légale d'une part et la pratique de la torture dans les tribunaux laïques, ecclésiastiques de l'Inquisition dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles », explique Cristian Berco. Ce qui distingue l'Inquisition espagnole de l'Inquisition médiévale, c'est son passage sous le contrôle de l'État et non plus du Saint-Siège. C'est donc l'État qui cherche à obtenir des aveux de la part des accusés et qui utilise la torture comme moyen.

À la fin du XVI^e siècle, l'État favorise ainsi de plus en plus « des châtiments utilitaires », comme envoyer les accusés purger leur peine comme rameurs dans les galères, et ce, après avoir subi la torture. Mais l'historien y note une incompatibilité, « parce que la torture créait souvent des handicaps dans les mains, dans les pieds », laissant certains condamnés incapables de travailler sur les galères royales.

Le corps et la société

Dans ses travaux de recherche, Cristian Berco, qui est aussi titulaire de la Chaire de re-

cherche du Canada sur la différence sociale et culturelle, s'intéresse à l'histoire du corps relativement à la société. Ses recherches portent sur « comment le corps est vu par différents acteurs historiques, comment les gens présentent leur corps, leur identité sociale, comment la loi interagit avec les corps, mais aussi comment la culture peut influencer la façon dont on lie les corps avec les vêtements ou avec le maquillage », souligne-t-il.

Son intervention à l'ACFAS est plutôt orientée sur les corps handicapés causés par la torture dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles : comment les handicapés étaient-ils perçus ? quels étaient les impacts de la torture par rapport au besoin de l'État de rendre les peines utiles ?

À travers son exposé, le spécialiste de l'Espagne moderne discutera, entre autres, du cas d'un condamné par l'Inquisition en 1607. « Il a été condamné pour être envoyé aux galères [pendant] cinq ans, mais il envoie une lettre au directeur disant que la torture qu'il a subie l'a laissé incapable pour [le travail sur] les galères. » Le condamné a également été déclaré inapte



Selon le chercheur Cristian Berco, il est difficile de comprendre comment une société faite des droits pouvait appliquer la torture.

par les médecins des inquisiteurs. Toutefois, « les inquisiteurs eux-mêmes, leurs supérieurs dans les conseils royaux, l'ont envoyé aux galères », raconte le professeur. L'anecdote soulève une question bien plus complexe qu'il n'y paraît : « Qu'est-ce que cela veut dire, quelqu'un qui est handicapé ? »

Comprendre la torture ?

Est-il néanmoins possible d'arriver à comprendre la tor-

ture ? Comment expliquer que les juges présents aux séances ne soient pas plus sensibles à cette violation de la liberté individuelle ? Tout en restant prudent dans sa réponse, Cristian Berco constate la difficulté « d'approcher quelque chose comme la torture et de vraiment comprendre comment une société qui avait des lois, qui avait des citoyens libres pouvait appliquer la torture ».

« Quand on parle de la méthodologie historique, l'idée, c'est de comprendre la société passée et pas nécessairement de juger, poursuit-il. C'est vrai qu'on a nos propres visions et nos propres hypothèses au sujet de la violence et de la torture. Il y a une interaction entre nos valeurs et celles du passé. » Le travail de l'historien n'est donc pas de juger, mais plutôt de comprendre ce qui s'est passé avec la pratique de la torture dans l'Espagne moderne.

« Pour moi, cela représente des incompatibilités entre les valeurs d'une société et la pratique de la torture, avance le professeur. La torture dans l'Espagne moderne est légale. Ces blessures, ces handicaps créent des violations à la liberté individuelle. Conceptuellement et pratiquement, c'est impossible de soutenir quelque chose comme la torture dans une société moderne. » Et c'est pourtant ce qui se produit à cette époque.

La prochaine étape pour parvenir à saisir les implications de cette pratique serait de se pencher sur « la mentalité des inquisiteurs et des juges », aspect que ce spécialiste de l'Espagne moderne aimerait bien approfondir.

Violence et société

L'intervention de M. Berco s'insère dans un colloque dont il est coresponsable intitulé Violence et société : réflexions interdisciplinaires. Dès les débuts de l'organisation du col-

loque, Cristian Berco et sa collègue Sophie Boyer, également de l'Université Bishop's, voyaient l'importance de l'interdisciplinarité dans leur sujet. « On pense que cela peut créer une intéressante discussion au sein du colloque entre les différents chercheurs, dit l'historien. Quand on approche un thème d'un point de vue différent, cela peut nous aider. »

L'objectif principal du colloque, « c'est premièrement de commencer à analyser, à arrêter des questions sur l'intersection entre violence et société qui nous affectent dans nos valeurs et notre contexte ». Le professeur Berco soutient qu'il faut de plus se poser des questions plus globales sur le pourquoi de la violence, et c'est ce que le colloque permettra, en plus de fournir des pistes de réflexion. « Dans chaque société, on voit toujours de la violence, que ce soit la violence entre personnes, la violence de l'État contre des personnes. Quels sont les buts de la violence ? Comment peut-on définir la violence et le mal ? Et même s'il y a des différences dans chaque contexte, pourquoi on répète comme société ce même genre de violence ? »

Collaboratrice
Le Devoir

Torture, loi et infirmité dans l'Espagne moderne, in colloque 615 : Violence et société, le lundi 12 mai à 15h30 au complexe EV.

HORS CONGRÈS

L'ETS ne cesse d'améliorer le tissu urbain du centre-ville de Montréal

Les institutions de savoir sont aussi des acteurs urbains majeurs

Depuis 1997, l'École de technologie supérieure (ETS) a consenti des investissements immobiliers d'une valeur approximative de 250 millions de dollars en érigeant des bâtiments et en aménageant des emplacements sur d'anciens sites industriels du sud-ouest de Montréal. Elle a reçu la plus haute distinction dans la catégorie « entreprises et institutions » lors du Gala de reconnaissance en environnement et développement durable de Montréal pour son projet « Phase IV des résidences; on va encore plus loin ! ». Et l'École n'en finit plus d'enrichir le tissu urbain de cette partie du centre-ville en mettant en avant d'autres initiatives.

RÉGINALD HARVEY

Le projet qui vaut à l'ETS un hommage s'inscrit dans une démarche globale qui a commencé à prendre forme il y a maintenant 20 ans. Patrice Catoire, directeur de la planification

et du développement du campus de cette institution spécialisée en génie, une des composantes du réseau de l'Université du Québec (UQ), remonte le cours des événements; il signale que, dans les tous débuts, elle était localisée dans des lo-

caux situés sur Sainte-Catherine, là où s'affairaient quelques profs autour d'une vingtaine d'étudiants : « Elle se développe bon an mal an jusqu'en 1996 au moment où survient l'acquisition des anciens actifs de la brasserie Dow/O'Keefe. »

Depuis lors, des sommes annuelles sont constamment versées dans l'évolution du parc immobilier : « On entend souvent parler des joueurs qui investissent des centaines et des centaines de millions d'un seul coup alors que, dans notre cas, c'est un développement perpétuel qui se produit morceau par morceau en fonction de nos besoins. » Il cerne la réalité des lieux : « Au départ, il s'est agi de l'acquisition d'un quadrilatère qu'on a aménagé au fur et à mesure. On se retrouve maintenant avec un problème différent, c'est-à-dire qu'on est en présence d'un assemblage de quadrilatère auquel on veut donner un sens

pour en faire véritablement un campus urbain. »

Une difficulté se pose dans un tel cas : « Lorsqu'on procède à un pareil assemblage, on ne possède pas nécessairement toutes les infrastructures souterraines ou de circulation, on n'a pas celles dont on dispose naturellement quand on fait l'acquisition importante de terrain. » Il détaille par la suite de quelle manière ces lieux ont finalement été transformés, notamment avec l'érection des pavillons A et B ainsi que des quatre résidences, qui y prennent place aujourd'hui.

Résidences et qualité de vie

L'École se distingue en environnement et développement durable par l'apport d'une nouvelle résidence étudiante, la Phase IV, un modèle du genre. Patrice Catoire dégage ici toute l'importance que prend ce

genre de bâtiment dans l'existence d'un tel établissement de haut savoir : « Elles sont fondamentales dans notre évolution. Un peu plus de 50% de nos 7 600 étudiants viennent de l'extérieur de la grande région de Montréal et il est prévu dans notre formation qu'ils suivent un minimum de trois stages en fonction de notre partenariat avec l'industrie. Il serait impossible pour eux d'être en location et de casser leur bail pour aller faire un stage à l'extérieur de Montréal. On a donc décidé de tenir nos activités dans un seul endroit où seraient concentrées des résidences offrant une forme de flexibilité à la clientèle étudiante. » Pour l'heure, le taux d'occupation de ces lieux d'une capacité d'accueil de 1300 places frôle le 95%.

Une fois ce besoin fondamental satisfait, il s'est ajouté une autre dimension dans la stratégie de développement de cet espace urbain, comme le rapporte le directeur : « On souhaite obtenir un campus urbain beaucoup plus intéressant où il fait bon vivre, ce qui veut dire augmenter les espaces verts et inclure aussi des voies de circulation et des infrastructures. »

Comment faire pour y arriver ? Il se sert de la Phase IV pour fournir cette réponse : « On a introduit les résidences à l'intérieur d'un quadrilatère existant en les arrimant avec d'autres propriétés et on a procédé à une intégration avec le voisinage; on a maximisé la densité de la construction en hauteur sur le périphérique pour créer l'espace vert au centre qui est accessible via deux portes cochères. » Il explique par le menu détail toute la démarche qui a été suivie pour arriver à de semblables résultats dans la construction des trois autres résidences.

L'ETS poursuit dans la même voie

Il sera longuement question de développement durable, et notamment de consommation d'énergie, dans les plans et devis qui ont été concoctés par les professionnels autant de l'École que d'ailleurs pour ériger les bâtiments qui prennent aujourd'hui place dans le quadrilatère. Les résultats positifs

obtenus n'ont cessé de croître au fil du temps et des avancées technologiques; ils sont probants : « On n'obtient pas une telle réussite au hasard et il s'est agi des efforts conjugués de la part des designers, des gens de la construction et des compétences dont on dispose à l'interne pour l'opération de nos bâtiments. »

Par la suite, Patrice Catoire passe aux projets en chantier et prévus pour l'avenir, dont il dresse l'inventaire : « Le projet actuellement en construction au coût d'environ 35 millions de dollars, c'est la maison des étudiants. C'est un bâtiment de 130 000 pieds carrés répartis sur cinq étages où l'on retrouvera un amalgame de services et d'espaces locatifs. »

Il fournit plus de détails : « Le projet n'est pas financé par le gouvernement, il est complètement indépendant et s'autofinance. Au niveau de la rue, soit au rez-de-chaussée, il y aura des espaces locatifs avec des activités commerciales qui ne sont pas nécessairement en lien avec les nôtres, mais qui n'entrent pas en conflit et apportent une valeur ajoutée. »

On parle ici notamment d'une caisse Desjardins et d'une pharmacie; à proximité prendra place une clinique : « On entend desservir toute la communauté des alentours. » Trois niveaux renfermeront des espaces réservés à l'ETS et à ses étudiants. Cette construction est en chantier et l'échéancier prévu de livraison a été fixé au premier trimestre de 2015.

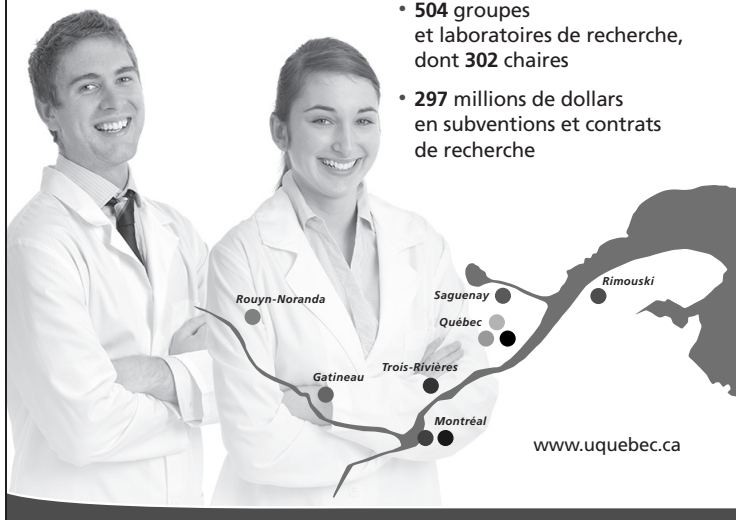
Encore faut-il mentionner un autre projet de l'ETS: le Planétarium Dow, qui doit être réaménagé au cours des prochaines années en respectant trois contraintes fixées par le donateur de l'immeuble, la Ville de Montréal : « Le stationnement deviendra un espace vert avec aménagement et on veut créer là un genre de place publique; à la limite, on voudrait y voir un genre d'espace où les gens du voisinage pourrissent, par exemple, tenir un genre d'exposition thématique, ce qui s'inscrit dans le cadre du quartier de l'innovation. »

Collaborateur
Le Devoir

Un réseau de 10 grandes universités avant-gardistes

Par leur présence sur l'ensemble du territoire depuis 45 ans, les établissements de l'Université du Québec sont un puissant moteur de développement et de diffusion des savoirs.

- 94 000 étudiants
- 504 groupes et laboratoires de recherche, dont 302 chaires
- 297 millions de dollars en subventions et contrats de recherche



Université du Québec

- Université du Québec à Montréal
- Université du Québec à Trois-Rivières
- Université du Québec à Chicoutimi
- Université du Québec à Rimouski
- Université du Québec à Outaouais
- Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue
- Institut national de la recherche scientifique
- École nationale d'administration publique
- École de technologie supérieure
- Télé-université

SFU UNIVERSITÉ SIMON FRASER
LE MONDE EN TÊTE

DES ÉTUDES SUR LA CÔTE OUEST : UNE EXPÉRIENCE UNIQUE !

Des programmes en langue française

FACULTÉ D'ÉDUCATION

- Formation des enseignants et enseignantes
- Maîtrise en éducation (au campus et en ligne)
- Doctorat en leadership éducationnel (format hybride)

www.sfu.ca/educfr

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES SOCIALES

- Programme en administration publique et services communautaires

www.sfu.ca/frcohort

Une variété de programmes en anglais
www.sfu.ca



Burnaby | Surrey | Vancouver | Colombie-Britannique

BUREAU DES AFFAIRES FRANCOPHONES ET FRANCOPHILES
OFFICE OF FRANCOPHONE AND FRANCOPHILE AFFAIRS
WWW.SFU.CA/BAFF-OFFA

ACFAS

RURALITÉ

Le Québec connaît mal ses régions

« L'agriculture est de moins en moins importante dans les économies rurales », souligne Lawrence Desrosiers

Malgré les mythes, les statistiques sont têtues. Selon Lawrence Desrosiers, professeur associé à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR), les écarts entre les milieux urbains et ruraux se réduisent de plus en plus. Il en est venu à cette conclusion après l'analyse des derniers résultats de l'Enquête nationale auprès des ménages (ENM). En entrevue au Devoir, il a donné un avant-goût des préjugés sur le Québec rural auxquels il s'attaquera durant le congrès de l'ACFAS.

ETIENNE
PLAMONDON EMOND

En 2009, le Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional de l'Est-du-Québec (GRIDEQ) avait publié une première version de *Comprendre le Québec rural*. Ce document se penchait sur l'évolution du milieu rural québécois en se basant sur les données des différents recensements.

Cette année, la Chaire de recherche du Canada en développement rural vient de publier une version revue et corrigée de cet ouvrage, signé Bruno Jean, Lawrence Desrosiers et Steve Dionne, à l'aune des derniers résultats de l'Enquête nationale auprès des ménages (ENM) de 2011. Bien que ces données ne soient pas aussi fiables que les précédents recensements en raison de l'abolition du formulaire long obligatoire, les données disponibles ont confirmé des tendances lourdes déjà amorcées.

Le colloque intitulé *La ruralité au Québec depuis les États généraux du monde rural en 1991* tentera justement de dresser un bilan des différentes initiatives et politiques mises en place depuis plus de vingt ans pour revitaliser les milieux ruraux. Dans ce cadre, le 13 mai prochain, Lawrence Desrosiers va déconstruire, à coups de récentes statistiques, plusieurs mythes tenaces encore véhiculés au sujet des milieux ruraux.

Au premier chef, il nuance l'importance de l'agriculture dans ces endroits. L'image persiste dans l'imaginaire collectif, mais ne passe pas l'épreuve des faits. « Pour bien du monde, rural égale agriculture, alors que l'agriculture est de moins en moins importante dans les économies rurales », observe M. Desrosiers. En effet, l'agriculture, les pêcheries et la foresterie occupaient directement environ 84500 personnes au Québec en 2011, soit à peine 6,7% des emplois en milieu rural.

Fait méconnu : le secteur

manufacturier y occupe autrement plus de poids. En 2011, le quart des habitants des milieux ruraux du Québec travaillait dans le secteur secondaire. En comparaison, à peine 16,5% de la population urbaine possède un emploi dans ce secteur.

Chômage et emploi

Lawrence Desrosiers s'en prend aussi aux préjugés tenaces reliés au chômage et à l'emploi. « Il y a bien des gens qui disent qu'en Gaspésie, les gens travaillent dix semaines par année et reçoivent 42 semaines d'assurance-emploi. Lorsqu'on regarde les chiffres de Statistique Canada, on observe qu'ils travaillent plutôt 42 semaines en moyenne et qu'il n'y a que dix semaines durant lesquelles ils ne travaillent pas. C'est un écart minime », souligne-t-il, puisque dans l'ensemble du Québec, les gens travaillent en moyenne entre 44 et 45 semaines par année. Si le taux de chômage chez les hommes est plus élevé en milieu rural que dans les villes, celui chez les femmes s'avère légèrement inférieur en campagne à celui en milieu urbain.

De plus, entre 2006 et 2011, les milieux ruraux ont connu en pourcentage une augmentation plus importante du nombre d'emplois que dans les milieux urbains. La croissance du nombre de chômeurs a été nettement plus faible dans les régions rurales sur la même période. Elle a atteint 3%, alors qu'elle s'est élevée à plus de 10% dans les villes. « Les milieux ruraux ont mieux traversé la crise que les milieux urbains et l'île de Montréal », affirme sans hésiter M. Desrosiers.

Sur les questions économiques, il rappelle les chiffres méconnus d'une étude Conférence Board publiée en 2009. Celle-ci soulignait que la croissance annuelle moyenne entre 1991 et 2006 s'était révélée plus rapide dans les communautés rurales que dans les centres urbains. En effet, cette croissance se chiffrait à 3%



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Les milieux ruraux ont mieux traversé la crise que les milieux urbains.

pour l'ensemble des communautés rurales du Québec, contre 2,3% dans les villes.

Écarts entre les régions rurales

En fait, le décalage s'avère plus grand entre les MRC des régions ressources éloignées et celles du reste du Québec rural, observe M. Desrosiers. Par exemple, le taux de chômage varie fortement d'un milieu rural à un autre.

De 4,6% dans les milieux ruraux périmétropolitains, il passe à 6,6% dans les régions centrales et à 11,8% dans les régions éloignées. À titre comparatif, il avoisinait 7,8% dans les milieux urbains.

« Dans la ruralité, il y a des zones problématiques. C'a été identifié par le gouvernement. Il y a environ 150 à 200 municipalités dévitalisées, qui se situent surtout dans les régions ressources, comme l'axe des Appalaches, le pourtour des régions de l'Abitibi, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord, ainsi que dans le Centre-du-Québec, surtout en Mauricie, dans le nord des Laurentides et dans le nord de l'Outaouais. »

Mais avec le temps, même les écarts entre les différentes régions rurales diminuent, se presse d'ajouter Lawrence Desrosiers en s'appuyant sur l'évolution des statistiques.

Une exception

Si la plupart des écarts diminuent entre les milieux ruraux et les centres urbains, il y a tout de même une exception, admet M. Desrosiers. « Le seul domaine où ils ne se réduisent pas, c'est dans celui de la scolarisation », constate-t-il. Non seulement cette différence ne s'est pas amenuisée avec les années, mais elle s'est même accrue.

L'écart entre les urbains et les ruraux qui possèdent un diplôme universitaire est passé de 6,2% en 1986 à 11,8% en 2011. Selon les dernières statistiques, seulement 9,8% des personnes de 15 ans et plus détenaient au moins un baccalauréat en milieu rural

contre 21,6% de la population urbaine. « Évidemment, quand on parle du pourcentage de gens qui ont un diplôme universitaire ou qui ont fait des études postsecondaires, les emplois de ces gens-là se trouvent surtout à Québec, Montréal, et dans les villes régionales », explique le professeur.

Le Québec rural, mythes, légendes urbaines et réalité, in colloque 445: La ruralité au Québec depuis les États généraux du monde rural (1991), le mardi 13 mai à 10h30 au pavillon Hall.

Collaborateur
Le Devoir

Chercheur d'exception



Janvier 2010. Marqué par le désastre qui vient de dévaster Haïti, le professeur Patrick Paultre, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en génie parasismique, mobilise des appuis pour participer à la reconstruction. « Il faut accorder la priorité aux écoles », plaide ce chercheur d'exception qui décide d'agir avec célérité pour doter le pays d'une expertise locale en génie parasismique.

Depuis, il participe bénévolement à la reconstruction des écoles en collaboration avec la Banque interaméricaine de développement. Il contribue à la formation de centaines d'ingénieurs et d'architectes haïtiens, à qui il fait don de livres, de notes de cours, de résultats d'essais et de logiciels dont il est l'auteur.

Guidé par ses valeurs humaines et par un dévouement exceptionnel, il permet à ses étudiants de participer à des projets de recherche d'une envergure unique au monde tout en leur insufflant le goût du dépassement.

USherbrooke.ca/recherche



UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

Voir au futur



Les Presses de
l'Université Laval

participeront au

82^e

Salon de
L'ACFAS

Venez nous rencontrer au

Stand 8-9

pour profiter de nos offres sur place

On vous attend
du 12 au 16 mai !

www.pulaval.com

LE MONDE EST PETIT  NOUS VOYONS GRAND



PLAÇONS LA PRÉVENTION AU CŒUR
D'UNE MEILLEURE SANTÉ



BRANCHONS NOS TECHNOLOGIES
SUR L'AVENIR



CROISONS L'ART AVEC LA TECHNOLOGIE,
LA RECHERCHE CULTURELLE AVEC
LA CONSCIENCE SOCIALE



CARTOGRAPHIONS LES SOURCES
DE LA DÉPENDANCE ET DU DÉSIR

ENSEMBLE, REPENSONS LE MONDE

CONCORDIA.CA

